NO 25 '00

454

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

E O.
8 F
Coll spéc

AC | O
L | A

CONTES
DE
VASSELIER.

CONTES

DE

VASSELIER,

membre de l'académie de Lyon.

LONDRES.

1800.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawaensis

PQ
2068
.V3A6
1800

boll. s/éc.

CONTES

DE

VASSELIER.

LA DAME COMME IL FAUT.

Jambe de ci, jambe de là,
Sur une ottomane, étendue,
La comtesse de Falbala
Découvrait une cuisse nue,
Et quelque chose outre cela,
Qui d'Hilaire éblouït la vue.
Hilaire était un maître gas,
Grand laquais, d'épaisse encolure,
Et dont Madame faisait cas.
Dans certains momens, la nature
Sait rapprocher tous les états.
Son cœur bat, il prête l'oreille,

Va tout doux, peur de réveiller
Sa jeune dame, qui sommeille,
Ou fait semblant de sommeiller.
Il avance, s'arrête, écoute ;
De sa peau touche le satin,
Frissonne, et retire sa main :
C'est sa maîtresse, il la redoute,
Et reste un moment incertain.
Mais l'Amour, d'un doigt libertin,
Du plaisir lui montre la route :
Il s'y précipite à la fin.
Mes amis, vous croyez peut-être
Que, se réveillant en sursaut,
Notre comtesse, qui vient d'être
Par son laquais prise d'assaut,
Criant haro sur le maraut,
Le fit jeter par la fenêtre ?
On s'est guéri de ce défaut :
Connaissez les gens comme il faut.
Le rustre a fait ; il recommence,
Et sa dame dormait toujours ;
Mais cette double jouïssance
Du sommeil enfin rompt le cours.
Elle crie à l'impertinence !

Je vais appeler du secours !
Que m'as-tu fait ? — J'ai, dit Hilaire,
Deux fois : ah ! pardon ! — Téméraire,
Quoi ! j'aurai rempli ton désir,
Sans avoir goûté de plaisir ?
Faquin, je prétends qu'on m'en donne.
Ha ! tu l'as fait deux fois pour toi ?
Approche, et fais-le trois pour moi,
Si tu veux que je te pardonne.
Les dames qui le portent haut
Ont l'art de s'abaisser sans honte.
Mes amis, par ce petit conte,
Connaissez les gens comme il faut.

CONSEIL.

Prendre une sotte pour épouse,
Ami, c'est un double malheur.
En vain crois-tu cueillir la fleur
Dont Diane fut si jalouse :
La coquette a pu, par honneur,
Jusqu'à son hymen la défendre ;
L'autre, par quelque suborneur,
Sans souffler, l'aura laissé prendre.

Lis, pour en être convaincu,
L'histoire que je vais t'apprendre,
D'un homme qui se fit cocu.
Dans une ville d'Austrasie,
Monsieur Bredouillon l'avocat,
Vieux, affecté de punaisie,
Voulut quitter le célibat.
Il prétendait, dans sa future,
Trouver une *inviolata*,
Une Agnès, l'innocence pure.
Mais de l'acte de la nature
Il n'eut que le *duplicata*.
Pour remplir les vœux du Messire,
On l'introduit chez Alison;
Il y vit sa fille Suzon,
Qu'on nommait la vierge de cire,
Et qui passait, avec raison,
Pour la plus nice du canton.
Plus il la voit, plus il l'admire :
Mons Bredouillon est si flatté
De sa grande simplicité,
Que, dès la seconde audience,
Il fut conclu pour l'alliance.
Sous huit jours la noce se fit;

Et l'on met notre couple au lit.
Là, Bredouillon fait son enquête,
Méditant un fameux exploit,
Et, tout en sueur, sur sa bête,
Il voudrait rappeler son droit.
La chaleur sert de véhicule
A la terrible exhalaison
Que rend son nez fait en spatule.
Comme il put ! s'écria Suzon.
— C'est mon pucelage, ma belle;
Il sent, parce qu'il est ancien.
— Ah ! rendons grâce au père Angèle;
Car on n'y tiendrait pas, dit-elle,
S'il ne m'avait défait du mien.

LE CAS RÉSERVÉ.

Le gros Lucas, ayant lavé la dent,
Pour honorer le patron du village,
Revint le soir dans son ménage,
Et se coucha : Lucas était prudent.
Sa femme avait mis dans sa tête
De célébrer aussi la fête :
Bientôt au lit elle vint se glisser,

Et se prit à le caresser.
Le mari n'était pas novice ;
Il sut deviner le désir,
Et, pour lui plaire, il entre en lice.
Mais chac! ... l'instrument du plaisir
Du sacrement refusa le service.
En vain Lucas allait, venait;
En vain Margot se démenait,
Rien n'opérait; quand la lutine,
A son mari, d'un ton embarrassé,
Dit : Mon ami, te serais-tu blessé
En cet endroit?..., Voyons que j'examine...
Et la voilà qui va tâtant partout,
De la racine jusqu'au bout,
Et du bout jusqu'à la racine,
Si dextrement, que Lucas y prend goût ;
Puis du plaisir; puis fournit sa carrière:
Et la besogne fut entière.
Que cinq beaux doigts ont sur nous d'ascendant!
C'est ainsi que madame Adam,
Qui, comme on sait, ne faisait que de naître,
Passant la main sur un joyeux serpent,
Aux nations sut donner l'être.
Le mardi-saint, au confessionnal,

Margot alla conter l'histoire.
Son curé, qui n'aimait qu'à boire,
Croyait l'Amour un esprit infernal :
Jugez s'il fit du bacchanal !
D'en plus ouïr, dit-il, Dieu me préserve !
Car je ne vous absoudrai pas ;
Je ne le puis, et ce sont de vils cas,
Que notre évêque se réserve.
Partez demain ; de crainte de malheur,
Allez implorer sa Grandeur :
Que jusque-là Saint Jacques vous conserve !
La larme à l'œil, le cœur plein de remords,
Croyant avoir dix diables dans le corps,
Margot chemine en grande diligence,
Et du prélat gagne la résidence.
Un sien parent, premier laquais,
L'introduisit dans le palais.
Le jeudi-saint, elle obtint audience,
Jour où le pape annonce sa puissance
A l'univers, dont il est le seigneur ;
Où le sot peuple qui l'encense
Croit voir, dans sa stupide erreur,
Les rois courbés sous l'anneau du pécheur,
Demander grâce, et faire pénitence.

Monseigneur donnait ce jour-là,
In memoriam, grand gala
Aux gens d'église, et la troupe d'ébène
Parodiait l'antique cène.
Sa Grandeur coupait un gigot,
Lorsqu'on lui présenta Margot.
« Ah ! Monseigneur, lui dit la pénitente,
» Pardonnez à votre servante !
» Je viens vous présenter mon cas ;
» Ciel, qu'il est grand ! ...» Elle n'acheva pas,
Car la pudeur l'empêcha de tout dire ;
Et les cagots, oubliant le repas,
Quittèrent tout pour éclater de rire.
Le prélat eut la charité,
Quoiqu'en riant, de se lever de table ;
Il prit Margot dans un coin écarté,
Lui demandant, d'un air affable,
De quel crime elle était coupable.
« Ah ! Monseigneur, c'est d'un cas réservé,
» Répondit-elle en faisant le *salve*.
» Un soir, couchée avec notre homme,
» Qui tout le jour avait bu bravement,
» Il voulut... Vous savez bien comme
» On use de ce sacrement ?

» Il ne pouvait, et notre curé nomme
» Ce que je fis... un... un attouchement. »
Le prélat aussitôt s'écrie :
Quoi ! c'est de cette drôlerie,
Dont il t'a fait si grande peur ?
Quel pitoyable directeur !
Qui n'a, sur ce *bibus*, point osé passer outre !
Ego te absolvo. Va trouver ton pasteur,
Et dis-lui qu'il ne sait ni confesser ni f.....

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR.

Ne jugez pas sur l'apparence :
Des ergoteurs de conséquence,
Qui sur des riens disputent fort,
En ce point se trouvent d'accord ;
Croyez-en mon expérience :
Belle montre et peu de rapport,
Est moins proverbe que sentence :
Qui lira verra si j'ai tort.
Un Gascon, taillé comme un Hercule,
Bien planté, jeune et fait au tour,
Demeurait vis-à-vis d'Ursule,
Dévote sujette au scrupule,

Mais friande du jeu d'amour.
Un baiser colorait ses charmes
Du carmin le plus séduisant ;
Ses yeux se remplissaient de larmes,
Au moindre mot attendrissant.
Du berger sensible et pressant,
Ces larmes marquent bien mieux l'heure
Qu'un poulet tendrement écrit.
Vieux paillards ! à fille qui pleure,
Vous savez bien ce qui lui rit.
Le Gascon lorgnait sa voisine ;
Ursule lorgnait son voisin.
On sait qu'une bigote est fine,
Et qu'un cadédis est malin.
C'est, comme on dit, fin contre fin.
Le matin, près de la fenêtre
Qui servait de porte au balcon,
En chemise on voyait paraître
De temps en temps notre gascon.
Ursule, sans être apperçue,
Venait admirer son lorgneur :
Sa poitrine large et velue,
Ses bras nerveux pleins de vigueur,
Enchantaient son œil connaisseur.

Mais ce qui plus flattait sa vue,
Et servit à la décevoir,
C'était sans cesse d'entrevoir,
Au-dessus de sa cuisse nue,
Un ferme et vigoureux soutien,
Qui haussoit son linge si bien,
Qu'il lui faisait faire calèche.
Ah ! disait-elle, aimable flèche,
Unis mon cœur avec le sien.
Avez-vous vu, dans votre vie,
Certains petits bouts de tabac,
Que l'on nous vend au Vieux-Brisac,
Pour du mâle de Virginie ?
Sept à huit pouces de longueur,
Et cinq et demi de grosseur
Dans toute sa circonférence,
Forment du bout la contenance.
Hé bien ! c'était un tel rouleau,
Arrangé comme on l'imagine,
Qui fit donner dans le panneau
Celle qui se croyait si fine ;
Et c'était le sceptre divin
Qui rendait le gascon si vain.
Chez la curieuse dévote

Il se présente ; on le reçoit,
Toujours muni de sa carotte ;
Qu'il place vers le bon endroit.
Il se déclare, on le querelle ;
Il ne revient plus, on l'appelle :
Il est mené par les détours
Du charmant pays des Amours.
On cède enfin à sa tendresse,
Ou plutôt à la volupté ;
Et déjà l'on est dans l'ivresse
D'un plaisir qu'on n'a pas goûté.
Mais, ô honte ! ô scélératesse !
Ursule voit la vérité !
Un cri témoigne sa surprise.
Ah ! dit-il, plus d'une y fut prise ;
Ma chère dame, calmez-vous,
Lé pas est fait ; voici la ruse :
Avec cé gros je les amuse ;
Avec cé petit jé les f....

ORIGINE DU PROVERBE:

USER LA CHANDELLE PAR LES DEUX BOUTS.

A QUINZE ans, la petite Agathe,
En pleurant, fit profession,
Et prit le voile de béate
Au couvent de l'Assomption.
Le tentateur de la jeunesse,
Ce brûlant démon de la chair,
Vint pour séduire la professe;
Elle, de courir à confesse,
Raconter sa peine au pater.
— Et du plaisir, en avez-vous, mignonne?
— Je ne sais; quelquefois je sens en ma personne
Certains tressaillemens. — Je connais ces assauts;
Ma sœur, vous éprouvez les maux
De la nature corrompue.
Au ciel rendez gloire souvent
D'être à votre âge en ce couvent;
Car dans le monde, hélas! de grâces revêtue,
Agathe, en son printemps, déjà serait..... perdue.
Priez, jeûnez.... *et cætera :*

Le reste du sermon est tout ce qu'on voudra.
La pauvre fillette éplorée,
Sortant d'avec son directeur,
Passait tristement la soirée,
Lorsqu'après l'*angelus*, la sœur du Sacré-Cœur,
Très-officieuse converse,
Vint précipitamment pour voir la jeune sœur.
Le pied lui glisse ; autre malheur,
Elle entre, et tombe à la renverse.
Du diablotin c'était un tour.
Riant de l'espoir qui nous berce,
Satan, comme le dieu d'Amour,
Des plus sages projets se moque, et les traverse.
De Sacré-Cœur le cul béni
Ne reçut qu'une meurtrissure :
D'eau de Luce on était muni ;
Agathe se chargea de panser la blessure :
C'était où l'attendait le démon de luxure.
Dans le pansement, on jasa,
On rit, on dit mainte folie ;
Des mœurs l'éternelle ennemie,
La curiosité, tendrement disposa
A goûter les leçons d'une perfide amie ;
Et bientôt Agathe sortit

De son ignorance profonde :
L'amoureuse converse à la novice apprit
Comme aux fillettes vient l'esprit,
Quand elles restent dans le monde ;
Et par quel art, enfin, dans sa communauté,
La none en feu supplée à la réalité.
On se quitte : bon soir. De la sainte rubrique,
Dans ses draps, l'écolière essaya la pratique.
Des songes amoureux le prestige trompeur,
Tantôt la réjouït et tantôt lui fait peur ;
Sa conscience crie, et, d'une main indigne,
Agathe, tour à tour, se chatouille, et se signe.
Ainsi la nuit se passe en plaisirs, en regrets.
Je la tiens, dit Satan, elle est dans nos filets.
Puis zeste ! il s'envola devers le Fort-l'Évêque,
Pour conduire une vierge au lit d'un archevêque ;
Mais vous comprenez bien que ce fut sans succès.
Dans le vice quand on débute,
On va de culbute en culbute ;
Malgré ses macérations,
La pauvre Agathe fut en butte
A tout plein de tentations ;
Et tant y succomba que, dans cet exercice
Elle cessa d'être novice.

Lasse enfin de compter les plaisirs sur ses doigts,
Par un nouveau trait de malice,
La chandelle, au joyeux office,
Dix jours après, servit pour la première fois.
Tous les lundis, la dépensière
En donnait une à chaque sœur,
Soit pour réciter sa prière,
Ou soit pour la conduire au chœur.
Mais dès le mercredi, la sienne était usée :
On y prit garde ; on consulta ;
Agathe fut moralisée :
Le lendemain on la guetta.
La friponne, qui s'en douta,
Prend, tout en palpitant, sa chandelle, l'allume,
Et s'en sert comme de coutume.
Le feu, ni les dangers, rien ne l'épouvanta.
La clarté, quoique vacillante,
Qu'on voyait au travers d'une mince cloison,
Fit croire que la none était en oraison,
Et rassura la surveillante.
Pour tromper toute la maison,
Et la dépensière elle-même,
Au moyen de ce stratagème,
De cellule en cellule, Agathe allait partout,

Durant le jour, dérober quelque bout,
Pour conserver son utile chandelle,
Et dérouter la sentinelle.
Mais tout se découvre à la fin,
Comme on va voir. Un beau matin,
Sans suite, la supérieure
Visita la sainte demeure.
La sœur Agathe au chœur chantait une leçon.
La vieille s'introduit dans son humble cellule,
Où le suif répandu confirma le soupçon
Dont elle s'était fait jusqu'alors un scrupule.
D'horreur la béate recule,
Et sort, lâchant un maudisson.
Le lendemain, ô jour de crise!
Sur le fait Agathe fut prise :
La mère entra dans ce moment heureux
Où seulette, on croit être deux;
Dans ce moment où l'on oublie
Si l'on tient encore à la vie.
Instant unique! instant délicieux!
Si tu durais autant que notre envie,
Le plus faible mortel serait égal aux Dieux!
La none revoit la lumière,
Et voit sa honte en même temps.

Mais la supérieure eut des ménagemens
Que l'on n'attendait pas de son humeur altière.
Éviter le scandale est l'esprit des couvens.
D'une longue mercuriale
Il fallut essuyer l'ennui ;
Heureusement de sa morale
L'intérêt fut le point d'appui.
Comment ! dix comme vous, ma chère,
Ruineraient notre monastère !
Oh ! je veux y mettre ordre, et quand ? dès aujourd'hui.
Je ne suis point bégueule, et je sais qu'à votre âge,
On a quelques besoins, qu'augmente le loisir ;
Mais de ceci faites usage,
Dit-elle en lui donnant un meuble de plaisir.
Vous voyez la brillante image
Du beau serpent qui d'Ève enflamma le désir :
Essayez-en le badinage.
Ce hochet, dans votre dortoir,
Pour chasser le démon, vaut mieux qu'un aspersoir.
Adieu, ma sœur, soyez plus sage ;
A peu de frais amusez-vous :
Gardez-vous d'user davantage
La chandelle par les deux bouts.

LE CUL DE POULE.

Un jeune gars, boucher de son métier,
Haut comme un patagon, gros comme un maltôtier,
Sortant de son apprentissage,
Obtint Lucette en mariage.
Lucette était à la fleur de ses ans,
Mignonne en tout, et de si fin corsage,
Qu'on l'aurait prise là-dedans.
Madame Nicole sa mère,
Calculant la proportion,
Et lorgnant le futur avec attention,
Disait tout bas à sa commère,
La veille de la noce : Ah ! c'est demain, ma chère !
Je tremble pour ma fille, et je crains l'action.
Le gaillard l'entendit : de par la sainte ampoule,
Je crois, dit-il, qu'on nous en coule ;
Çà contez-moi, maman, (car vous le savez prou)
Si de Lucette le bijou
Est plus petit que le cul d'une poule?
— Plaisante question !... Non, sans doute, gros bœuf.
— Hé bien, rassurez-vous, dit-il, dame Nicole,
Le mien n'a pas, sur ma parole,
La tête plus grosse qu'un œuf.

LE SIFFLET.

Après dîner, sur une galerie
Qui dominait sur l'écurie,
La jeune Agnès pissait, mais de telle façon,
Que son cocher Lucas, éveillé par le son,
Dit, en lâchant un mot de sucrerie :
Ah ! bijou, si je te tenais,
Comme autrement tu sifflerais !
Fille à quinze ans est toujours curieuse.
Le cocher fut mandé. Voyons, dit la pisseuse,
Si vous ferez siffler cela.
Lucas n'osait ; mais l'humeur s'en mêla.
Agnès était impérieuse ;
Elle voulut : il obéit,
Et la renverse sur un lit,
Après avoir fermé la porte.
Là, mon gaillard y va de telle sorte,
Qu'Agnès, expirant de plaisir,
Surprise de ne rien ouïr,
Lui dit, articulant à peine :
Mais... mon cher... il... ne... siffle pas ?
Parbleu, je le crois bien, lui répondit Lucas ;
Siffleriez-vous, Madame, ayant la bouche pleine ?

LES RIVAUX AMIS.

Le seigneur Alcméon, expert en fait d'amour,
Convoitait les appas d'une jeune bergère :
Elle n'était novice, et la fine commère
Très-amoureusement le lorgnait à son tour.
Tête à tête, à la fin, ils se virent un jour.
On se parle, on rougit, on convient, on s'arrange :
L'Amour proscrit les longs propos ;
Un amant parle comme un ange,
Quand il peut bégayer trois mots.
Le seigneur Alcméon fut remis à huitaine ;
On lui promettait lors un entretien secret.
Pour n'être point troublé dans sa nouvelle chaine,
Il se garda d'être indiscret.
Trop parler nuit, dit-il ; souvent, par imprudence,
On perd un bien qu'on avait mérité.
A quoi sert une confidence ?
Qu'à contenter sa vanité.
Discret, je jouïrai des faveurs de Sylvie ;
Je saurai d'un seul mot éloigner mes rivaux.
Dieu d'amour, tu feras le bonheur de ma vie,
Et je ne craindrai point tes maux !

Pour le coup, il calculait faux.
Sans être traversé, posséder ce qu'on aime,
N'est ni des hommes ni des dieux.
Junon sut tourmenter le monarque des cieux.
Acis reçut la mort, du géant Polyphème.
Nos plaisirs sont troublés comme chez nos aïeux.
Tel croit mettre à profit un galant tête-à-tête,
Qui revient, tout confus, du tendre rendez-vous :
Le Diable vient gâter la fête,
Si ce n'est point quelque jaloux.
Voyons ce qu'il avint à notre gentilhomme.
La semaine écoulée, un billet amoureux
Lui confirme qu'il touche au moment d'être heureux.
On l'attend à telle heure, et la dame lui nomme
Le réduit où son cœur verra combler ses vœux.
Bien ambré, bien musqué, déjà, tout hors d'haleine,
Le sire y vole ; on l'introduit :
A l'ombre du mystère, une main le conduit
Au pied du trône de sa reine.
C'était, suivant l'usage, un sopha bien dodu ;
Meuble fatal à la vertu !
De dire en quels atours la dame s'était mise,
Hélas ! qui ne le sait ! ce serait temps perdu.
On gronda la duègne, on joua la surprise ;

Mais le drôle vit bien qu'il était attendu.
Dans les yeux de sa bien aimée,
Il lisait sa victoire, et s'en applaudissait;
Comment s'en défendre? on l'aimait.
Il gagnait du terrein; une main enflammée
Très-faiblement le repoussait.
A la fin, il parvint au but qu'il se propose,
Et s'avance en héros, les armes à la main.
Mais quel étonnement! dans un si beau chemin,
A ses heureux efforts un ennemi s'oppose,
Et rend le combat incertain.
O vous! qui connaissez l'admirable structure
Du temple ténébreux qui nous donne le jour,
Du seigneur Alcméon apprenez l'aventure,
Et devinez l'objet que la folle nature
Prolongeait chez Sylvie en ce charmant séjour;
C'était un *clitoris* fait pour plus d'un usage;
Trop bien le sait-on au couvent.
Quoi! ce rare bijou sut vaincre le courage
De notre malheureux amant?
Oui; le lâche allait fuir, quand la tendre Sylvie,
Le tirant de sa léthargie,
Lui dit en l'accablant de baisers amoureux:
Viens, Alcméon, soyons heureux;

Bientôt tu surmontras ce qui te porte ombrage ;
Viens, cher amant, l'objet qui vient de t'étonner,
Est le seul concurrent que je veux te donner...
Elle en aurait dit davantage ;
Mais l'amoureux berger, connaissant le local,
La contraignit de changer de langage,
En jouant avec son rival.

LA REVANCHE.

Dans notre fortuné séjour,
On s'aime pour s'aimer : ni l'or ni l'artifice
Ne séduisent un cœur novice.
C'est à Paris, c'est à la cour,
Où, malgré sa laideur, la sordide avarice
Se mêle aux plaisirs de l'Amour,
Quoique souvent ce dieu punisse
Nos Laïs, qu'on trompe à leur tour,
Comme vous allez voir par l'histoire d'un Suisse.
C'était un gros baillif, pesant quatre quintaux,
Jeune encore, et propre aux travaux
De Mars, et du galant empire.
Tel la fable, dans ses tableaux,
Nous peint l'époux de Déjanire.

Il habitait Paris depuis deux ou trois ans,
Et connaissait, à ses dépens,
Les hôtels du libertinage.
Son or diminuait sans qu'il devînt plus sage :
Enfin il réfléchit sur ses égaremens.
S'il est bon de payer pour son apprentissage,
Dit-il, on est bien sot d'être dupe long-temps.
Prenons notre revanche : essayons, il est temps.
Plein de cette pensée, il vole chez Lucile,
Avec le train d'un financier,
Et trouve à l'entre-sol une duègne habile,
Qui lui dit : Monseigneur, Madame est au premier ;
Mais il faut dix louïs. — Hé bien, Mademoiselle,
Les voilà ; montons chez la belle.
Comme un lord généreux le gros Suisse est vanté ;
Bientôt on l'introduit chez la divinité.
Laissons les vains discours, les pointes, les sornettes,
Les fadaises, les calembourgs
Qu'on lâche en visitant la ville et les faubourgs :
Toutes ces sottises sont faites
Pour effaroucher les Amours.
Disons qu'en peu d'instans, ce lieu d'irrévérence
Devint le palais du silence ;
Quelques baisers, quelques soupirs

Annonçaient seulement et la fin des désirs
Et l'instant de la jouïssance.
Las! sans le sentiment, qu'est-ce que ces plaisirs!
C'est fini, dit Lucile; ôte-toi, mon cher ange.
— Quoi! tu veux que je me dérange?
Non, ma foi, je suis bien, je prétends y rester.
— Tu m'étouffes, gros bœuf, je ne puis résister;
J'entends quelqu'un. — Tant mieux! sur toi je veux l'attend
Reprend le lourd baillif, sans se déconcerter:
J'ai déboursé là-bas dix louïs pour monter;
Il m'en faut trente pour descendre.

LA DEVINERESSE.

Alidor habitait sa terre,
Et l'on y voyait quelquefois
Une troupe vive et légère
De ces beautés à tant par mois,
Qu'un sage ne courtise guère.
Cependant il faisait sa cour
A sa voisine la comtesse,
Et lui fit porter, un beau jour,
Des pêches d'une rare espèce,
Modèle des pommes d'amour.

— C'est excellent, mon cher Lafrance ;
Et comment se porte Alidor ?
— Au mieux, répondit le butor :
Après la panse vient la danse,
Puis on joue, et l'on boit encor ;
Nous avons quatre demoiselles.
— Mais vraiment je crois qu'il est fou !
— Madame, je le crois itou ;
Car j'ai vu de mes deux prunelles,
En allant prendre ce panier,
Qu'il en f..... une au grenier.

LE REPENTIR EQUIVOQUE.

Dans le temps où l'*alleluia*
Vole au temple, de bouche en bouche,
Nicaise, que la grâce touche,
Se confessait au père Maria,
Et mettait le moine à quia
Par son expression aussi gauche que louche.
Entr'autres péchés, le benêt
Lui lâche cette gasconnade :
J'ai, dit-il, à la promenade
Tous les jours mené mon bidet.

Quoi ! qu'est-ce, reprend le minime ?
Voilà sans doute un nouveau crime ;
Car ceci n'est point dans Pontas.
Çà, mon enfant, qu'on m'expose ce cas,
Et que clairement on s'exprime.
Attendez, révérendissime,
Répond le sot ; pour vous l'expliquer mieux,
Je vais le mettre sous vos yeux.
Alors, fouillant au-dessous de sa veste,
Il sortit l'instrument funeste
Au salut des pauvres humains,
Et, le pressant de ses doigts libertins,
Le tracasse d'une main leste.
Le confesseur, surpris, lui criait : C'est assez ;
Que faites-vous ? ah ! malheureux, cessez !
Mais point du tout, notre novice,
Continuant son exercice,
Disait, en bégayant, au moine courroucé :
Quand une fois j'ai commencé,
Mon père, il faut que je finisse.

L'EDUCATION.

Si l'amour n'entre dans ta tête,
Disait maître Étienne à son fils,
Tu seras toujours une bête ;
Voilà six francs : c'est demain fête.
Va voir la fille : adieu te dis.
Avant que de rien entreprendre,
Notre Émile à sa grand'maman
Raconte tout. — Viens, mon enfant,
Je vais t'apprendre
Ce jeu charmant ;
Et tu garderas ton argent.
Il prit leçon, fit des caresses ;
Et brusquement il s'échappa
Pour aller conter ses prouesses
A l'oreille de son papa.
— Qu'entends-je ? ô crime ! ô ciel ! ô terre !...
Le bon homme, dans sa colère,
Jure, assemble tout le logis.
— Mais, qu'avez-vous, pourquoi ces cris ?
— Ce coquin a baisé ma mère !...
Le fils répond

A maître Étienne :
Eh ! pourquoi non ?
Vous f..... bien la mienne.

LE QUIPROQUO.

Jacqueline avait une fille,
Qui touchait à ses dix-sept ans ;
Un mitron, sur nombre d'amans,
Fut préféré par la famille.
Jacques le Comte était son nom :
La fille s'appelait Suzon ;
Elle était neuve, et lui, bon drille.
On se marie, on danse, on boit ;
Puis on va coucher l'épousée.
Jacques le Comte, en homme adroit,
S'enferme, et jouït de son droit ;
Mais ce ne fut pas chose aisée.
Malgré l'obstacle, ami lecteur,
Suzon reçut son créateur.
Deux jours après la douce affaire,
Sa maman, bonne ménagère,
Étant prête à faire son pain,
Court chez la jeune boulangère,

Qui folâtrait, leste et légère,
Sur la porte de son voisin.
De loin la mère l'interpelle,
D'un air de dépit et d'ennui.
— Le Comte cuit-il aujourd'hui ?
— A quoi repart la jouvencelle,
En rajustant son pet-en-l'air,
Ho ! non, maman, pas tant qu'hier.

LA LEÇON.

Je voudrais, disait Amarante,
Savoir jurer comme Ninon ;
Cette gentillesse, dit-on,
La rend encor plus agaçante.
Nous sommes seuls, mon cher Dorante,
Vite apprenez-moi ce jargon.
Volontiers, c'est chose facile,
Reprend le nouveau précepteur ;
En cet art j'ai passé docteur,
Et pour l'enseigner j'en vaux mille.
Nous avons divers juremens ;
En ieux, en acre, en ougre, en outre ;
Mais, pour suivre ces élémens,
Croyez-moi, commençons par f.....

L'APPETIT VIENT EN MANGEANT.

Un marin, pour baiser Nanon,
Qui se défendait comme un diable,
Lui faisait : Tu vois ce bourdon !
Laisse-t'en mettre, à l'amiable,
Seulement un pouce de long.
Lors Nanon devint plus traitable.
Le pouce entré, la belle en feu,
Hochant d'une manière étrange,
Disait : Encore un ; ah ! mon ange !
Et l'ange avançait son enjeu.
Puis, encore un. Bref, la paillarde,
Quoique l'ayant jusqu'à la garde,
Répétait : Mets... encore... un peu.
Le forban, sûr d'avoir au jeu
Fourni six pouces, tête franche,
Lui repart : Eh ! mort d'un cocu !
Crois-tu que j'aie un cable au cu,
Pour t'en filer jusqu'à dimanche ?

L'HORLOGE.

Avec certaine libertine
Un gros perruquier s'amusait :
La coquine le provoquait,
D'une main légère et badine ;
L'autre, comme un roussin petait.
Fi ! le vilain, peut-on ? — Comment cela t'étonne ?
Ne vois-tu pas, dit le merlan,
Qu'à force d'agiter l'aiguille du cadran,
Il faut bien que l'horloge sonne !

MA CONFESSION.

Un héros portant la giberne,
Sous peine de prison, aux pieds d'un confesseur,
Racontait ses méfaits, en style de caserne,
Et n'avait honte ni douleur.
A la fin de sa litanie,
Et près de recevoir son absolution,
Une maudite question
Retarda la cérémonie.
C'était sur le péché qu'on fait sans compagnie,

Que de graves docteurs nomment pollution,
Et dont moi qui vous parle ai toujours la manie :
Chétive consolation
Des dédains trop constans de la fière Uranie !
Le cas fut avoué par notre sacripant.
- Combien de fois? - Que sais-je! attendez...quatre cent.
O maudite fureur de se souiller soi-même,
Reprend le confesseur en élevant la voix!
Ne vois-tu pas, maraut, que c'est, à chaque fois,
Un pauvre enfant mort sans baptême?
Le moine, avec raison, cherche à l'épouvanter;
Mais Beau-Séjour, sans l'écouter,
Agitant du plaisir la joyeuse cheville,
Un petit malheureux dans sa dextre enfanta,
Et dit, en le jettant au travers de la grille :
Tiens, foutu raisonneur, baptise celui-là.

LA VALISE.

Monté sur sa belle jument,
Un curé voyageait ayant sa nièce en croupe.
Sur le même chemin passait un régiment;
Il fallut essuyer les brocards de la troupe :
Du soldat fatigué c'est le soulagement.

Notre curé hâta sa bête,
Et parvint enfin aux drapeaux.
Encor des quolibets nouveaux.
Un grenadier, bonnet en tête,
Vrai gascon, lui cria: *He! monsu le pasteur,*
Daignez faire un plaisir à botre serbiteur!
Volontiers, mon ami, lui dit l'homme d'église,
Que voulez-vous?... *Un rien*, répliqua le railleur,
C'est de mettre mon bit dedans botre balise.

LE ZERO.

A TABLE d'hôte un cadédis,
Sous-lieutenant d'infanterie,
Disait qu'en fait de fouterie,
Il allait toujours jusqu'à dix.
Chacun glosa sur la dixaine.
Peste, Monsieur, quel numéro!
Va, si le fait est vrai, dit un vieux capitaine,
Je gage que l'anus te tient lieu de zéro.

L'HONNÊTETÉ.

Deux badauts à tête légère,
L'un abbé, l'autre mousquetaire,
Rencontrèrent dans leur chemin,
Le fameur docteur Dumoulin.
Pardonnez si l'on vous arrête,
Monsieur, dit le petit collet,
En bref, voici notre requête ;
Peut-on baiser à vit mollet ?
Lors le docteur, branlant la tête,
Leur répondit d'un air moqueur :
Cela se peut, à la rigueur ;
Mais bien bander est plus honnête.

LA DIETE.

La jeune et fringante Sylvie,
Dans Paris menait bonne vie
Du revenu de ses appas.
Grillon, au sortir d'un repas,
De l'essayer eut grande envie.
— Quel est votre prix ? — Six ducats.

Faites-moi le plaisir, poulette,
De pisser dans cette cuvette.
Sylvie obéit ; et Grillon,
Au lieu de conclure l'affaire,
Y baigne son pauvre aiguillon :
Tiens, contente-toi du bouillon,
Dit-il, car la viande est trop chère.

LA COLÈRE INUTILE.

Gueuse, il faut que je te punisse,
Disait un lieutenant à certaine catin,
Qui l'écoutait d'un air malin :
Tu m'as donné la chaudepisse ;
Je vais me plaindre à la police.
Mon cher ami, tout doucement,
Dit-elle, évitez une esclandre ;
De moi que pouviez-vous attendre ?
Un régiment !

LA POLITESSE VILLAGEOISE.

Colin, regaguant sa maison,
Rencontra, tout près du village,
Une dame, à grand équipage,
Qui pissait sur le vert gazon.
A votre santé, lui dit-elle.
— Bien de l'honneur, Mademoiselle :
Je m'en vais vous faire raison.
Il tire alors de sa prison
Le robinet de son écluse,
D'où l'eau s'élance à gros bouillons.
Hé bien ! dit-il, suis-je des bons ?
Pour peu que le jeu vous amuse,
La belle, croyez-moi, trinquons.

LA SOURDINE.

A table, deux ménétriers,
D'une taverne vrais piliers,
S'entretenaient de leur ménage,
Entre la poire et le fromage.
Ma foi, je suis las de souffrir,

Dit l'Épine à monsieur Beccarre;
Ma femme fait un tintamarre
Que je ne puis plus soutenir.
— La baises-tu souvent, compère?
— Non, dit l'autre; on ne baise guère,
Quand on n'a pas le cœur joyeux.
— Et voilà le nœud de l'affaire,
Répond Beccarre au langoureux.
Lorsque l'hôtesse est bien pansée,
Et tous les matins caressée,
Le calme règne en la maison.
Tiens, vois-tu, mon pauvre l'Épine,
La femme est comme un violon:
Veut-on en éteindre le son?
Il faut y mettre la sourdine.

L'APOSTOLAT.

Un dragon, portant aiguillette,
Pressé d'un dangereux besoin,
Rencontre une fille en un coin,
La troussse, et l'exploite en levrette.
Bougre! s'écria Guillemette,
Ne va pas, comme un espagnol,

Prendre Saint Pierre pour Saint Paul !
Foutre de la garce ! dit l'autre,
Prends-tu ton cul pour un apôtre ?

LA BAGARRE.

Dans les embarras de Paris
Un crocheteur se trouva pris :
Des deux côtés, devant, derrière,
Il courait le même danger.
Un robin, sémillant, léger,
Mettant la tête à la portière,
Cria : L'homme ! il faut décharger.
Le rustre, courbé sous sa charge,
Sans avancer ni reculer,
Répond : Je ne peux me branler,
Comment veux-tu que je décharge !

L'INCORRIGIBLE.

Un hérétique en fait d'amour,
Petit et rusé personnage,
Prit femme, et, pour le premier jour,

Se soumit à l'antique usage.
Mais l'œuvre fait, le ragotin,
De la main flattant un derrière
Digne du culte florentin,
Reprit bientôt son caractère,
Et lui dit : Sans adieu, voisin.

LE BIDET.

Avec Ducrot son cuisinier,
Comptait Arpin de la Montagne.
Comment ! disait le financier,
Tu passes pour ce seul quartier
Deux cents bouteilles de Champagne ?
Nous n'en avons jamais bu tant.
— Oh ! non, Monsieur ; mais le restant
Est pour le bidet de Madame.
Ah ! s'écrie Arpin, quelle femme !
Il ne faut pas s'en étonner,
Si son bijou, quoique je dise,
Fait tous les jours quelque sottise,
Puisqu'on l'enivre avant dîner.

LA FILEUSE.

Que fais-tu là-bas, grand Nicaise,
A te dandiner sur ta chaise,
Et regarder d'où vient le vent ?
Va voir la fille à Jean Vincent :
Gothon est riche, elle est drôlette,
Cours ce soir lui conter fleurette :
Cesse de faire l'innocent.
Ainsi parlait dame Michelle
A son grand dada de garçon,
Qui, sans dire ni oui ni non,
Décampe, s'en va chez la belle,
Entre, s'assied à côté d'elle,
Dort, et revient à la maison.
— Es-tu content de ta maîtresse ?
Dit la maman à son retour :
As-tu parlé de ton amour ?
T'a-t-elle fait quelque promesse ?
— Pas encor, répond le lourdaut.
Ho ! diantre ! Gothon est maligne ;
Mais la chose va comme il faut :
Elle n'a rien dit, c'est bon signe.

— Au moins as-tu pris un baiser ?
Poursuit l'interrogeante mère.
— Je n'ose encore. — Il faut oser.
Mon fils, dans l'amoureuse affaire,
Mal va pour qui veut biaiser.
Nicolas l'écoute, l'approuve,
Et prend ses jambes à son cou,
S'en va chez Vincent ; mais il trouve
La porte fermée au verrou.
Il frappe : l'on vient reconnaître ;
Et tout justement c'est Gothon,
Qui met la tête à la fenêtre,
Et qui demande que veut-on ?
Notre sot, déclinant son nom,
Pour Nicolas se fait connaître.
— Que voulez-vous ? — Rien qu'un baiser :
N'allez pas me le refuser ;
Vous seriez cause que ma mère
Se mettrait si fort en colère,
Que je ne pourrais l'appaiser.
Gothon fait semblant de se rendre,
Voulant lui jouer un bon tour ;
Il serait mal de se défendre,
Dit-elle, contre tant d'amour ;

Tenez, montez sur cette pierre ;
Vous atteindrez bien jusqu'ici.
Elle se trousse, et la voici
Qui présente son gros derrière
A ce pauvre amoureux transi.
Colas, ne se sentant pas d'aise,
Et s'estimant très-fortuné,
Sur l'une et l'autre fesse baise,
Et finit par le périné.
Satisfait de sa grosse brune,
Mon vilain revient promptement,
D'un bout à l'autre, à sa maman,
Raconter sa bonne fortune.
Ah ! s'écriait le grand nigaud,
Plein de l'ardeur qui le transporte,
Maman, c'est Gothon qu'il me faut :
Je ne lui connais qu'un défaut,
C'est d'avoir l'haleine un peu forte.
Mais comme cela se conduit !
Ça vous travaille jour et nuit :
Pour dormir une autre se couche ;
Mais Gothon file au lit, j'en suis très-convaincu ;
Car, en la bien baisant, je me suis apperçu
Qu'il lui restait encor de l'étoupe à la bouche.

LES MENUS PLAISIRS.

Combien rapporte un régiment,
Demandait à son confident
Cette frétillante Glycère,
Qu'entretenait sur le grand ton,
Pour la forme et non pour le fond,
Un vieux ministre de la guerre?
— Mais à peu près cinq mille écus.
— Cinq mille écus? belle finance!
Je l'estimais quatre fois plus.
Parbleu, de ma vieille excellence
Je n'en aurai pas le refus,
Ou nous verrons... Soudain, l'on entend grand tapage,
Douce voiture, élégant attelage,
Conduisait le ministre au temple du plaisir:
Importuner le voisinage
Était le plus grand mal qu'il en pût survenir;
Car l'accuser plus que d'un vain désir,
On défiait sur ce la plus fière critique.
De Monseigneur le buste antique
N'avait, hélas! que le souffle et le port,
Au bas gissait une vieille relique,

Où pendait tristement une tête de mort.
Le daron, au lieu de caresse,
Fait voir de l'or à sa maîtresse:
L'autre, par les cheveux prenant l'occasion,
Tracasse de sa main poupine,
De Monseigneur la flasque rime,
Et lui dit doucement, au fort de l'action:
Ah! donnez-moi votre parole.
— De quoi, mon cœur? — De me faire un grand bien,
Sans qu'il vous en coûte une obole.
— Très-volontiers; je vois, de quelque babiole:
C'est un troc? — Non, il n'en est rien.
— Hé bien? parle, ma douce amie.
— Tenez, ce n'est point fantaisie,
Ni caprice, ni vains désirs:
Vous connaissez, dit-elle, assez ma modestie;
Accordez-moi, pendant ma vie,
Un régiment pour mes menus plaisirs.

LES DEMI-DUPES.

Près d'une danseuse nouvelle,
Un gros suisse amoureux lui disait, d'un ton doux:
Moi, foutrais bien mademoiselle,

Dormir un' p'tit nuit avec vous.
— Moi, foutrais bien aussi, repartit l'effrontée.
— Compien? — Deux louïs d'or; demandez? c'est le prix
Pour coucher, le souper compris.
La proposition est bientôt acceptée;
On gagne les appartemens
De l'adroite Marthon, qui commande une fête.
Bientôt on soupe tête-à-tête.
Propos lestes, baisers, avant-coureurs charmans,
Ne sont point épargnés pour enivrer les sens
De notre homme qui fait la bête,
Et tâche d'affirmer, par cent jurons plaisans,
Que Marthon a fait sa conquête.
Il mange, il boit, jargonne et rit;
L'heure vient de se mettre au lit.
Là, sans façon et sans grimace,
Chacun court occuper sa place.
On tire les rideaux; on les ferme si bien
Que personne ne vit plus rien.
Mon héros jouït sans prudence,
Et le dégoût, qui suit pareille jouïssance,
Le fait sortir du lit, accablé de vapeurs.
Marthon vint recevoir le prix de ses faveurs;
Le lever n'était pas son moment favorable:

Qui vit de ses attraits les a bientôt perdus ;
L'art qu'on veut égaler au ceste de Vénus
N'est qu'une imposture agréable :
Marthon sans sa toilette avait vingt ans de plus.
Le gros suisse lui jette un louïs sur la table.
— Il en faut un encor, tu le sais, mon mignon ?
— Pour toi cherche l'autre un ; car mon compte il est pon.
— Mais, monsieur l'étranger, soyez donc raisonnable ;
C'est le double louïs, pour les moins généreux.
— Va-t-en demander l'autre au diable !
Moi paye que pour un, l'y être plac' pour deux.

LES SOIXANTE ANS.

Ma chère madame Artémon,
Vous avez soixante ans tout juste ;
En vain vous priez Dorimon
De ravitailler votre buste.
Il faut que chacun ait son tour :
Quittez les drapeaux de l'Amour,
Et servez le Dieu de la treille.
Voulez-vous des adorateurs ?
On aime les vieilles liqueurs ;
Faites-vous tirer en bouteille.

LA NEUVAINE.

Damon vint à bout d'Aspasie,
Prude-coquette à sentimens;
Et, dans la nuit qui fut choisie
Pour manifester ses sermens,
Damon lui fit neuf complimens.
Après son lever, la bonne âme,
Au lieu d'être toute de flamme
Pour Damon, fier de ce tournoi,
Elle lui dit, baissant la vue:
Ah! que vas-tu penser de moi?
— Ce que je vais penser de toi?
Que tu viens d'être bien f.....

LA DIXAINE.

Jeanne, à confesse, s'accusait,
Par son amant, d'avoir été, d'emblée,
Coup sur coup dix fois accolée:
De quoi le prêtre s'offensait.
— Dix fois! dites deux, grande sotte.
— Le sot est sous votre calotte;

Apprenez, dit Jeanne en courroux,
Que pour lui ce nombre est facile,
Et qu'il ne paraît difficile
Qu'à des freluquets comme vous.

LES POUVOIRS.

Par son prélat, dom Passe-Dix,
Feuillant d'une énorme encolure,
Pour une égrillarde aventure,
Fut mis au rang des interdits.
— Monseigneur, entendez mes cris :
Je serai l'exemple des nôtres.
— Non, non, repart l'évêque ; à d'autres !
Chacun doit remplir ses devoirs ;
Je vous remettrai mes pouvoirs,
Quand vous m'aurez donné les vôtres.

LA DURE EXTRÉMITÉ.

L'étroit et doucereux Armand,
Qui toujours entretient Nicole,
A, parfois, recours à Daran,
Pour obtenir l'écoulement

Des eaux de sa pauvre rigole.
Hier, je trouvai sa catin
A ses côtés, sans couverture,
Dans la plus lubrique posture,
Tenant une chandelle en main.
Je voulus rebrousser chemin.
Non, reste ; j'ai fini, dit-elle.
Hélas ! cher Lysis, tu me vois
Dans une extrémité cruelle,
Avec sa bougie éternelle :
Il ne fait œuvre de ses doigts,
Et me réduit à la chandelle.

LA NECROMANIE.

DIALOGUE

ENTRE MADAME BOUTET ET M. PLACIDE.

QU'AVEZ-VOUS, madame Boutet ?
— Monsieur, je suis bien malheureuse.
— Peut-on en savoir le sujet ?
— Monsieur, ma fille est amoureuse.
— Quel est l'objet de son amour ?
— C'est ce qui redouble ma peine :

Un nègre, plus noir que l'ébène,
La poursuit la nuit et le jour.
— Parlez à votre fille en mère;
Menacez-la, faites-lui peur.
— Ah! Monsieur, c'est tout le contraire,
Je dois agir avec douceur;
Car si je lui dis d'un ton aigre,
Tu n'auras pas ce mauricaut,
La diablesse crie au vinaigre,
Et c'est son nègre qu'il lui faut.
— S'il est ainsi, reprend Placide,
Ma foi, laisse parler les gens,
Et ne crains point que cet acide
A ta fille agace les dents.

LES PUCELAGES.

Un marin, voyant arriver
Un bâtiment à la Rochelle,
Criait: Houzey! bonne nouvelle!
Chacun courait pour l'observer.
Eh! qu'apporte donc ce navire?
Demanda la vieille Zelmire,
Qui se promenait sur le port.
— Des pucelages, dit Fréport.

— Ah ! mon ami, quelle sottise !
C'est vouloir perdre son argent,
Que frêter telle marchandise ;
Car on la brise en déchargeant.

LES FLORENTINS.

Deux bons Florentins, en voyage,
Se reposaient dans un verger.
Plus haut, un robuste berger,
Parlant des loups du voisinage,
Criait à quelqu'un du village :
Ne vous mêlez pas de cela,
Je sais où vont ces b..... là,
Et vais me mettre en embuscade.
Cazzo ! ce rustre nous a vus,
Dit l'un d'eux à son camarade ;
Détalons, nous sommes connus.

LA TABLE.

Sur les genoux de Perette sa femme,
Un menuisier mangeait sa soupe un jour.
Un sien voisin, surpris de pareil tour,
Voyant le cas, le censure et le blâme.

Je ne vois pas là de quoi t'étonner,
Lui dit Lucas ; quand j'ai fait mon affaire,
Je n'ai que la nape à lever,
Et je f... la table par terre.

LES DÉCOUVERTES.

Un héritier, de l'âge de treize ans,
Petit prodige aux yeux de ses parens,
Argumentait déjà, sous le père Hypolite,
En jésuite.
L'écolier eut la fièvre. Et vîte un médecin.
— Qu'on me garde de son urine,
Dit le docteur à Mathurine ;
Je reviendrai demain matin.
La soubrette, en riant de la grave ordonnance,
Voulut éprouver sa science,
Et pissa dans un gobelet.
Arrive le docteur, il cause avec Madame.
— Madame a des vapeurs ? Prenez le petit-lait.
Voyons l'urine ; ho ! ho ! c'est celle d'une femme,
Et femme enceinte, qui pis est.
Mathurine rougit. — Le vase était-il net ?
Poursuit le médecin en fixant la pisseuse,

Qui répond oui, puis, fuit toute honteuse.
L'homme docte soutient qu'il est sûr de son fait.
Cependant l'écolier soupire, se tourmente :
On l'interroge ; il se lamente.
Hélas! je savais bien, dit-il, que mon régent,
Avec son fichu jeu, me ferait un enfant.

LA PRISE DE TABAC.

Un capucin, frais et dodu,
Qui portait dans son tape-cu
Son bout de tabac et sa rape,
Un jour alla prendre l'étape
Chez le plus lourd des magistrats
D'une ville des Pays-Bas.
Vite une chaise et de la bierre.
(Madame était seule au logis,
Qui pour lors faisait la litière
A deux tettons bien arrondis.)
Comme un valet qui le dérobe,
Le moine échauffé but un coup ;
Et, par la fente de sa robe,
Il passe et sa rape et son bout.
Les yeux fixés sur la bourgeoise,

Zet, zet, zet, mon vilain grivoise,
En vrai cadet de régiment.
Elle qui suit ce mouvement,
Lui demande avec convoitise :
Que faites-vous donc, révérend?
— Je rape un bout de Saint-Vincent,
Dit-il, levant sa robe grise ;
Madame, en veut-elle une prise?

LE NŒUD CONJUGAL.

Heureux qui croit aux talismans,
Aux enchanteurs, aux amulettes,
Aux sorciers noueurs d'aiguillettes,
Même aux pouvoirs des négromans!
Sous la main il trouve tout juste,
Des remèdes à tous les maux :
Il faut avoir, pour son repos,
L'esprit faible et la foi robuste.
Telle était madame Adrien,
Crédule, jeune, appétissante,
Grands yeux dévots ne disant rien,
Mais d'une taille ravissante.
Son époux aimait le plaisir,

Plus qu'il ne chérissait sa femme.
Sans les scrupules de la dame,
Il n'aurait eu d'autre désir
Que celui d'attiser sa flamme.
Mais toujours en dévotion,
Tantôt vigile et puis carême,
Malgré sa droite intention,
Le forçaient, dans sa passion,
Souvent de rentrer en lui-même.
Que devenir ? l'occasion,
De leur tendre et chaste union
Bientôt dérangea le système.
Adrien, un beau soir d'été,
Va prendre un bain à la rivière;
Il cherche un endroit écarté :
Le diable le place à côté
D'une nymphe accorte et peu fière.
Comparant sa vivacité,
A la froide tranquillité
De sa moitié trop pudibonde,
Il se sentit brûler dans l'onde.
Le pauvret, de si près tenté,
Oubliant le reste du monde,
Connut trois fois la volupté.

Depuis lors sa femme fidèle
Jeûnait tant que c'était pitié !
Dans le mois à peine avait-elle
Le compliment de l'amitié.
Enfin, le noir soupçon l'éveille ;
Un chagrin jaloux la poursuit,
Et lui met la puce à l'oreille,
Pendant le jour, pendant la nuit :
L'ennui paraît, la santé fuit.
Que faire en cette circonstance ?
Laissant taire sa conscience,
Elle part, et va chez Clothon,
Devineresse du canton,
Savante dans la négromance.
Sensible à votre confiance,
Dit la sybille sur un ton
A lui donner bonne espérance ;
Ma chère madame Adrien,
Je sais le cas qui vous amène,
Et vais vous fournir un moyen
Qui mettra fin à votre peine :
Le diable n'y sera pour rien.
Clothon, que tu me fais de bien !
Pour que votre époux soit plus sage,

Quand il dormira fortement,
Tâchez de nouer l'instrument
Qui le rend perfide et volage;
Mais, ne vous mettez à l'ouvrage
Qu'une fois par nuit, seulement.
Allez : montrez-vous moins sauvage,
Et vous verrez du changement.
L'épouse fit meilleure mine,
Lorsque son cher mari rentra.
Mon bon, avec nous la voisine
Ce soir à souper restera;
Je vais passer à la cuisine,
Et bientôt on nous servira.
Mons Adrien fait l'agréable,
Et le trio se met à table.
On badine, on chante, l'on rit;
La voisine enfin se retire:
La servante va la conduire,
Et voilà notre couple au lit.
L'époux dort : sa compagne épie
L'instant d'essayer son secret;
Il ronfle : elle saisit le trait,
Et puis le plie et le replie;
Mais bien loin d'avoir son effet,

Soudain le nœud n'est plus faisable,
Car la cordelle devint cable.
L'autre qu'éveille ce signal,
Trouvant sa femme plus traitable,
Remplit le devoir conjugal.
Le lendemain, même aventure,
Et l'autre lendemain aussi.
La dévote, cette fois-ci
Vit que la recette était sûre;
Car en ôtant à son mari
La puissance d'être parjure,
La nymphe resta dans l'oubli.
Mesdames, soyez plus crédules,
N'affichez pas un vain savoir:
Pour jouïr de votre pouvoir,
Chassez, bannissez les scrupules;
La complaisance est un devoir.
Sans faire la petite bouche,
Traitez votre époux en galant.
L'Hymen ne fait qu'un nœud coulant,
Si l'Amour adroit n'y retouche.

L'ATOUT.

Un magistrat digne d'estime,
Et que je crois pieusement,
Devant lui fit venir Zulime,
Et la semonça vertement.
Pour le tenter, la demoiselle
Auprès du feu faisait chapelle,
Et tâchait de le mettre en goût;
Mais le juge, à l'honneur fidèle,
Se montra ferme jusqu'au bout,
En lui disant : Voyez la belle,
Je passe avec un bel atout.

LE SECRET DE LA COMEDIE.

On perdait un premier acteur.
Pour remplacer cette merveille,
Du théâtre le directeur
Envoya sa femme à Marseille.
Il l'interroge à son retour.
— Grâce à mon tact, au premier jour,
Nous aurons, dit-elle, un miracle;

Un acteur jeune et fait au tour :
On va s'étouffer au spectacle !
— Et les talens ? — Ni jeu ni goût.
— La peste soit de tes lumières !
Nous voilà flambés. — Point du tout.
Nos reines, devenant moins fières,
Feront tant qu'on l'applaudira :
Je m'y connais. Quand il aura
Enfilé deux ou trois premières,
Je peux t'assurer qu'il plaira.
— Eh ! morbleu, dit l'homme en colère,
Enfilera-t-il le parterre ?

LE CUISANT SOUVENIR.

Au gros Guillot échut pour femme
La jeune et charmante Toinon,
Qui criait pour devenir dame,
Autant que pour faire un poupon.
Le lendemain de cette affaire,
L'époux au lit, sans dire mot,
Se met après souper. Toinon reste, et sa mère
Lui fait signe du doigt d'aller trouver Guillot.
L'entends-tu ? ton mari t'appelle ;

Prends bien garde, il se fâchera.
— Allez-y vous-même, dit-elle,
Et vous verrez demain comme il vous en cuira.

LA CLOCHETTE.

Prête à pêcher avec Colin,
Alix entend : Drelin, drelin.
La voilà qui quitte sa place,
S'agenouille, le col baissé.
— Qu'est-ce? c'est le curé qui passe.
Colin, surpris et délaissé,
Sent mollir sa pauvre allumelle.
Alix revint : — Qu'est-ce, dit-elle?
— Las ! répond l'autre, il a passé.

MADRIGAL SERAPHIQUE.

En lorgnant la sœur Angélique,
Qui chantait le soir au salut,
Près d'elle un franciscain en rut,
Bien troussé, se branlait la pique,
Comme un vrai fils de Belzébuth.
La nonc crut, à son allure,

Qu'il entrait en convulsion.
Pour soutenir le pénaillon,
Zeste, elle saute à sa ceinture;
Mais que prit-elle? un goupillon,
Qui, d'une étrange aspersion
Macula sa gente figure.
Alors le moine audacieux
Lui dit: Objet délicieux,
Si vous ne daignez pas me plaindre,
Au moins que ceci puisse éteindre
Le feu qui sort de vos beaux yeux!

LA REPONSE INGENUE.

On accusait certain curé
De coucher avec sa servante:
Le fait n'étant point avéré,
Plainte, procès; on instrumente;
Force témoins sont entendus
Devant l'official. Cécile la bergère,
Ayant quatorze ans tout au plus,
Vint témoigner dans cette affaire.
Le juge, après serment prêté,
L'interpelle d'un ton marquant l'autorité:

Es-tu nubile? Rien. — Répondez donc, Cécile?
Un clerc lui dit tout bas : On demande, imbécille,
Si vous avez du poil au front.
L'official reprend : Fille, êtes-vous nubile?
Elle baisse la tête, et rougit, et répond :
Oh, oua, Monsieur, y pointéyont.

GASCONNADE.

Pressée au milieu du parterre,
De fous une troupe éphémère,
Voyant danser la jeune Allard,
Détaillait, sans aucun égard,
Tous les charmes de la bergère:
Tettons naissans, croupe légère,
Bras de Vénus, appas secrets,
Rien n'échappe à ces indiscrets.
Il faut, dit l'un, être de glace
Pour résister à tant d'attraits;
L'autre, six fois je lui ferais.
— Moi huit. — Moi dix. — Moi, je le fais...
Ah! s'écria mons Cocarasse,
Vif et pétulant bordelais,
Messieurs, comme je banderais,
Si vous me laissiez de la place!

LE SOLLICITEUR.

L'INTRIGANT d'une compagnie,
A Paris, pour faire un traité,
Mena Lucile et sa beauté
Pour passe-port et main garnie,
Faisant fonds sur la volupté.
Si vous voulez nous être utile,
Il faut, dit-il, être facile,
Sans pourtant céder tout d'un coup;
Et l'obéissante Lucile,
Sans aucun choix, le fut beaucoup
A la cour ainsi qu'à la ville.
Un jour notre agent l'en grondait,
Et Lucile se défendait,
Quand du lit tombe une chemise
Où l'on voyait faute commise.
Qu'est-ce ceci? dit l'homme fâché.
— Monsieur, c'est de notre marché.
— Non, répond-il, d'un air sinistre;
Ceux qui comptent sur vos appas
Veulent du f..... de ministre,
Et ce que je vois n'en est pas.

M. BLANC-PIGNON.

Chose, par bonheur assez rare,
Echut à maître Blanc-Pignon;
Chose que cachait sa simarre,
Et que la nature bizarre
Avait fait comme un champignon.
Pour ses écus, avec Lucie
A trente ans l'Hymen l'associe;
Mais, attendu son piteux cas,
Il imaginait de la vie
N'avoir des enfans sur les bras.
Cependant, pour le rendre père,
Lucie allait devenir mère.
Grand vacarme! Le pauvre époux,
A son médecin ordinaire,
Raconte son étrange affaire.
Le docteur dit: Rassurez-vous,
Ami; dans l'étroite accolade,
Apprenez qu'il est des bijoux
Qui boivent à la régalade.

LE DOUBLE PLAISIR.

Connaissez-vous la petite Nicette,
Au nez friand, à l'œil fripon,
Dont le regard dénoûrait l'aiguillette,
Et la bourse d'un harpagon?
A son sujet, on a fait mainte histoire;
Je n'en sais qu'une, qu'on peut croire.
Si votre foi s'y refuse, lecteur,
Au moins riez, c'est le vœu du conteur.
Le desservant d'une veuve gentille,
Modeste abbé, paillard et libéral,
Sentit lever sa souguenille
En lorgnant Nicette au waux-hall.
Il veut la joindre; elle-même s'avance:
Tel le fer vole et s'unit à l'aimant.
Le pacte est fait: dans un fiacre on s'élance;
Il roule, arrête, et l'on descend
A l'hôtel de la complaisance.
Là, sur un lit qu'on nomme de repos,
Et dont nous connaissons l'usage,
L'abbé, pour son avant-propos,
Aux délices fit un voyage.

Ah ! dit-il quand il fut à lui,
Quel plaisir !... mais comme il a fui !...
Es-tu contente ? oh ! çà, ma bien-aimée,
Donne-moi jour ?... Hé bien !... elle est pâmée !
Oh ciel ! je suis dans de beaux draps !
Voyons à sortir d'embarras.
Il l'approche, pousse, examine.
Nicette enfin, soupire, lève un bras,
Et dit d'une voix enfantine :
« Mais finis donc... es-tu devenu fou ?...
» Ah ! laisse-moi, cette extase est divine ;
» Ce n'est rien de faire joujou :
» Apprends, ami, que mon bijou
» Fait comme le bœuf ; il rumine. »

LES BILLETS DOUX.

Épris des charmes d'une actrice
Fière de ses nombreux amans,
Un chevalier, depuis long-temps,
Pour subjuguer l'infante de coulisse,
En vains efforts épuisait ses talens.
D'une trop longue expectative
Las de solliciter l'événement douteux,

Un beau matin, notre amoureux,
Sur le succès d'une missive
Fondant un espoir plus heureux,
Envoie à l'objet de ses feux
Cette lettre très-positive :
« Madame, un inconnu, de vos faveurs jaloux,
» Et qui va droit au but dans toute circonstance,
» Pour le bonheur d'un rendez-vous,
» Vous offre cinq louïs, cinq pouces et cinq coups;
» Daignez avoir la complaisance
» De me répondre sur-le-champ.
» J'ai l'honneur d'être, en attendant,
» Votre... le chevalier d'Armance. »
Par un mercure très-discret,
L'épître soudain est remise
A la fière et charmante Lise.
Lise, c'est le nom de l'objet
De qui d'Armance a l'âme éprise.
Elle ouvre l'éloquent poulet,
Le lit d'abord avec surprise,
Et de rire ensuite aux éclats.
Arrive Flore, son amie,
Qui, témoin de tout ce fracas,
Demande le sujet de cette raillerie.

Le billet passe dans ses mains.
Voilà, ma chère, du divin !
Cette lettre est des plus charmantes,
Ce d'Armance est, d'honneur ! un charmant écrivain,
Et... ses offres sont séduisantes.
Bon ! répond Lise, tu plaisantes ;
D'Armance est un impertinent ;
Et le persiflage indécent
Avec lequel sa vanité s'annonce,
M'outrage épouvantablement ;
Ce qui m'intrigue, en ce moment,
C'est de lui faire une réponse.
Je voudrais pouvoir comme il faut
Lui rabattre son insolence ;
Mais je t'avoue en confidence,
Que mon esprit est en défaut :
Le cas est épineux. Oh ! rien n'est plus facile,
Dit Flore, et dans l'instant je vais lui répartir ;
Bon ! ... Pour t'y laisser réfléchir
Je sors, afin que tu sois plus tranquille ;
Tu pourras penser à loisir.
Eh ! non, ce n'est pas nécessaire :
Tu peux t'épargner de sortir,
Et quatre mots feront l'affaire.

Les voici... tiens... écoute bien.
Aussitôt, au bas de la lettre,
Flore ajoute ces mots: *Monsieur, tout double ou rien;*
Et puis, par le valet, elle les fit remettre
Au chevalier, qui véritablement
Sentit pousser des cornes à sa tête,
Quand il eut vu l'appointement
Qu'on avait mis à sa requête.
D'Armance était gascon; les gens de son pays
Ont la réflexion preste.
Pour ne point demeurer en reste,
En écus bien sonnans, il charge dix louïs
Sur un aliboron d'une encolure forte.
Il le fait conduire à la porte
De sa gracieuse Laïs:
Un billet, doux, mais un peu leste,
Accompagnait encor le robuste étalon.
La belle l'ouvre, et lit: « Beauté céleste,
» Voilà les dix louïs; si vous le trouvez bon,
» Le porteur est en bas, qui remplira le reste. »

LA PROPRETÉ.

Revenant de la promenade,
Geneviève, sur son bidet,
Au nez de son époux malade,
Allait parfumant son toupet.
Le pauvre homme faisait la mine.
—Mon cœur, que rien ne vous chagrine;
Ce meuble est, dit-elle en riant,
Comme d'un prélat le bréviaire:
On ne le vergette souvent,
Que pour en ôter la poussière.

LA CONSOLATION INTERROMPUE.

Dans un donjon placé sur un roc formidable,
Un eunuque, vieillard d'assez gothique humeur,
Renfermait une fille aimable,
Que tourmentaient ses vingt ans et son cœur.
Là, jamais des amans la cohorte indiscrète,
Malgré tous ses efforts, n'avait pu pénétrer;
Tant le loup-garrou qui la guette,
Prenait soin de les écarter.

Pour comble de malheur, ce surveillant sauvage,
Qui du présent et du futur enrage,
Ne disait pas un seul mot sans jurer.
Un f..... précédait et terminait sa phrase.
A ce mot, que le rustre aimait à répéter,
Notre jeune beauté, qu'on nommait Anasthase,
Un jour se mit tout de bon à pleurer :
Entre nous, il faut l'avouer,
Le mot est aussi trop grossier.
Lors, prenant pitié de la belle,
Quelqu'un voulut la consoler.
Calmez, lui criait-on, votre peine mortelle,
Ce vilain n'a jamais qu'un f..... à vous lâcher.
Je le sens, c'est affreux... Ah ! très-affreux, dit-elle,
De n'en entendre que parler.

MÉLANGES.

A M. D E ...

sur la Vénus aux belles fesses, exécutée en marbre blanc, par M. Poncet.

Pour la Vénus de Praxitèle
On a vu des Grecs soupirer;
Et, sans craindre la foudre, auprès d'une immortelle,
Un jeune Gnidien fit plus que soupirer.
O vous qui prenez pour un conte
Ce que Lucien nous raconte
De ce mortel audacieux,
Venez voir la même déesse,
Que le ciseau voluptueux
De Poncet expose à nos yeux.
De l'artiste enchanteur en admirant l'adresse,
Vous croirez Lucien, et serez amoureux.
L'autre jour, un chantre à voix claire,
En fixant ce chef-d'œuvre avec émotion,
Au ciel, dans son illusion,
Adressait cette plainte amère :
Qu'ai-je fait en naissant? de quoi m'a-t-on puni?
Quel malheur! quand je vois la reine de Cythère,
D'essere senza coglioni !

BOUQUET

A Mlle. MICHELLE D...

On rit de Saint Michel l'archange,
En le voyant sur un démon.
De nos cœurs faisons un échange :
Plus heureux que votre patron,
Je serai monté sur un ange.

A M. DE F...

INTENDANT DE LYON.

Monseigneur, supplie humblement
La physicienne Amarante ;
Et très-respectueusement,
Quoique jaseuse et bien disante,
Vous remontre brièvement,
Que pour l'honneur de la patrie,
Et d'un sexe aimable et charmant,
Dans l'art qui nous donna la vie,
Elle travaille assidument
A convaincre d'égarement

Les physiciens d'Italie;
Qu'en tous lieux, ses fréquens essais
Sur la partie essentielle
De notre histoire naturelle,
Sont couronnés par le succès.
Car, sous sa loi voluptueuse,
Plus d'une fois l'onde amoureuse
Au plaisir a servi d'autel;
Et, dans les mines de Saint-Bel,
Malgré la vapeur sulphureuse,
Elle a, brûlante et courageuse,
D'un gnome accepté le cartel;
Mais qu'à la gloire qui la guide,
Monseigneur, il reste l'éther:
Et son chef-d'œuvre en l'art d'Ovide,
Aux yeux jaloux d'une sylphide,
Elle voudrait le faire en l'air.
Ce considéré, qu'il vous plaise
Engager monsieur Mongolfier,
Rival heureux de l'aigle altier,
A la placer, bien à son aise,
Au coin du ballon merveilleux
Que vous dépêchez vers les cieux.
Elle en sera reconnaissante,

Et bénira votre Grandeur.
Pour notre mutuel bonheur,
Sa requête est intéressante :
Daignez l'honorer, Monseigneur,
Comme intendant, comme amateur,
D'un soit fait à la suppliante.

AU COMMANDANT DE LYON,

à l'occasion d'un billet de garde.

Dois-je ce billet au hasard,
Ou bien à la plaisanterie ?
A ma requête ayant égard,
Daignez, Monsieur, je vous supplie,
Me rayer de l'infanterie.
Lorsque je sers c'est en hussard ;
Réservez-moi pour cette troupe,
Où les plus laids sont les plus beaux ;
Sur un pégase à large croupe,
Alors je suivrai vos drapeaux.
Mais qu'un major n'aille pas dire
Qu'il est défendu de tirer,
Comme vous l'avez fait écrire

Sur l'ordre que je viens de lire ;
Car, dût le piquet me coffrer,
Si je monte, il faut que je tire.

QUATRAIN.

Vous vous plaignez, Iris, de votre mal de dents ;
Votre mal et le mien n'ont nulle sympathie :
Si vous l'aviez dehors, vous en seriez guérie ;
Et moi, je guérirais, si je l'avais dedans.

ÉPIGRAMME.

Le dieu d'Amour se pourrait peindre
Tout aussi grand qu'un autre dieu,
N'était qu'il lui suffit d'atteindre
Jusqu'à la pièce du milieu.

CHANSON.

Air : *Long-temps et très-long-temps.*

Jon, savant et paillard,
Dévot, égrillard,
Éloquent et bavard ;

Le coquard
Du tiers et du quart,
Eut mal, par hasard,
Où fut pris Abeilard.
Sa femme, au ton criard,
Sans nul égard,
Glosant sur son écart,
Le fit cornard;
Puis avec un mignard,
Plein de fard,
Envoya beurre et lard
Au foutard.
Vint un mage plein d'art
Traiter le dard
De Job, qui, plus gaillard,
Dit au vieillard:
Enfin, mon bracquemard
Ressuscitera tôt ou tard.

ÉPITRE

DE L'ABBÉ BALLON,

à un de ses amis.

Ce pauvre public est charmant :
Souffrir ainsi qu'on lui dérobe
Et ses bravos et son argent !
Plaisante merveille qu'un globe,
Qui met d'abord les gens en l'air !
A l'Opéra, j'en vis hier
Deux bien ronds, bien blancs, qui me firent
L'effet que nos badauds admirent.
Eh bien ! je n'en suis pas plus fier.
Je ne crois pas que j'imagine
De faire imprimer, quelque jour,
Combien de pouces a ma machine,
Son diamètre, son contour.
Non, je sais jouïr en silence ;
Long-temps, je t'en fis confidence,
J'ignorai l'art de maîtriser
Mon gaz qui s'échappait d'avance :
Mais à force de m'exercer,

De répéter l'expérience,
Comme un autre, j'ai su trouver;
Sans me lester avec du sable,
Le secret de ne m'élever
Qu'à certain degré raisonnable.
J'ai bien peur d'être devenu,
Entre nous, un peu trop habile,
Au point où je suis descendu.
Je regrette, le croirais-tu?
Le temps où, comme un imbécille,
Je montais à ballon perdu.

VERS

A MON AMI P....

en lui envoyant une montre pour sa femme, le lendemain de ses noces.

La montre est la fidèle image
D'une femme dans son ménage.
Si vous les négligez, il n'y faut plus compter;
Mais si vous voulez profiter
D'un bien si nécessaire et d'un si doux usage,
Soyez exact à les monter.

LA SERVANTE DU CURÉ,

OPERA-COMIQUE.

ACTEURS.

M. LE PRIEUR.

JACQUELINE, sa servante.

MATHURIN, amoureux de Jacqueline.

PINÇON, amoureux de Colette.

COLETTE.

JEAN PICARLAT, oncle de Pinçon.

CLAUDINE, mère de Colette.

LE SEIGNEUR DU LIEU.

LE CHEVALIER.

LE MAGISTER.

LA SERVANTE DU CURÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le salon du curé.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, COLETTE, PINÇON, JACQUELINE.

CLAUDINE.

Votre servante, mademoiselle Jacqueline; comment cela va-t-il? vous êtes toujours guillerette. Il y a long-temps que nous nous connaissons · voilà ce que c'est que de vivre à bouche que veux-tu, et d'être bien choyée; pour moi je n'ai eu que du mal: jamais bon chien n'a rongé bon os.

JACQUELINE.

Bon jour, dame Claudine; ah! te voilà Pinçon? Bon jour Colette, qu'y a-t-il de nouveau?

CLAUDINE.

Nous venons pour parler à M. le Prieur ; c'est moi qui veux lui porter l'antienne, et répondre de tout : car...

JACQUELINE.

M. le Prieur est sorti ; que lui voulez-vous ? vous savez que lui et moi c'est tout un.

COLETTE.

Nous venons pour une cérémonie que ma mère vous dira : c'est que ça presse, mademoiselle Jacqueline !

JACQUELINE.

Est-ce pour un baptême ?

CLAUDINE.

Nenni, diantre ! vous êtes bien pressée, la belle. Il faut, comme on dit, mettre la pâte au four, avant de présenter le pain béni ; patience, ça se fera quelque jour, demandez plutôt à Pinçon : c'est un gaillard, qui n'aura pas besoin pour ça du secours de son voisin ; pas vrai, mon garçon ?

PINÇON.

AIR : *De Joconde.*

Quand la bergère et son berger
Viennent au presbytère,
A quoi bon les interroger

Sur ce qu'ils veulent faire ?
Vous et monsieur notre Prieur,
Vous êtes de fins merles :
Vient-on consulter son pasteur,
Pour enfiler des perles ?

CLAUDINE.

En un mot comme en cent, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron. Nous voilà ici venus tout brandi, pour le mariage de Colette avec Pinçou. C'est le meilleur : tenez, c'est qu'on chuchotte déjà quand on les voit ensemble ; une fille n'est pas de bois, et les mères savent qu'il ne faut qu'une allumette pour mettre le feu aux étoupes : ainsi commençons par finir.

AIR : *Vous m'entendez bien.*

Par le moyen du *conjungo*,
Ils s'en donnerent à gogo :
Ce qu'a permis l'église,
Hé bien ?
N'est plus une sottise ;
Vous m'entendez bien ?

M'est avis qu'il est bon de se mettre à l'abri des coups de langue. Et puis on cherche à vous débaucher un amoureux ; que sait-on ? On lui montre un autre gibier, si bien qu'il vient ici bander son fusil, et s'en va tirer ailleurs ; ce n'est pas ce que nous voulons.

JACQUELINE.

Vous avez raison, dame Claudine, ces amoureux

disent les plus belles choses du monde ; ils vous flattent ; ils vous cajolent ; et, si vous les écoutez, bientôt vous ne les revoyez plus : les plus aimables sont les plus à craindre.

AIR : *Attendez-moi sous l'ormeau.*

D'un amant qui s'amuse,
L'esprit est dangereux ;
Notre orgueil nous abuse,
Quand il nous peint ses feux.
Sans le contrat en forme,
Contentez ses désirs,
Il vous laisse sous l'orme
Témoin de ses plaisirs.

PINÇON.

Pour moi, mademoiselle Jacqueline...

CLAUDINE.

Toi, comme les autres ; nage toujours, et ne t'y fies pas ; je sais ce qu'en vaut l'aune, j'ai vu les foires de Champagne.

COLETTE.

AIR : *J'ai vu Lise hier au soir.*

Pinçon ne peut pas vouloir
Tromper mon attente,
Ma main est tout son espoir,
Sa flamme est constante :
Mon cœur a su le choisir ;
L'aimer est tout mon plaisir,
Et c'est l'amoureux désir,
Qui seul me tourmente.

CLAUDINE.

A çà, nous allons chercher Jean Picarlat ; puisque Pinçon n'a plus ni père ni mère, c'est lui qui est le maître. Nous reviendrons ensemble trouver M. le Prieur.

PINÇON.

Et si je l'attendais ici ? Hé ! qu'en dites-vous la compagnie ?

CLAUDINE.

Eh bien ! oui.

PINÇON.

Vous m'aiderez un peu, n'est-ce pas, mademoiselle Jacqueline ?

JACQUELINE.

Volontiers ! mon pauvre Pinçon.

AIR : *Annette à l'âge de quinze ans.*

Puissé-je goûter le plaisir
De te servir
A mon désir :
Pour ton bonheur, compte sur moi,
Tu peux m'entendre,
Et me comprendre ;
Je suis à toi.

COLETTE.

Bien obligé, mademoiselle Jacqueline ! oh ! je vous aimerai bien !

CLAUDINE.

A çà, sans adieu, mademoiselle Jacqueline.

COLETTE.

Ne tarde pas, Pinçon?

PINÇON.

Non, non.

(Il suit Colette, lui parle à l'oreille, et lui donne un baiser.)

JACQUELINE, *(à part, tandis que Pinson embrasse Colette.)*

Voyez un peu, la petite effrontée! moi qui avais des vues sur Pinçon, et qui ai déjà tâté l'autre jour son oncle Picarlat. Patience : cela n'est pas encore baclé. Ils se traitent de cousin dans les deux familles... Nous verrons.

SCENE II.

PINÇON, JACQUELINE.

PINÇON *revient en chantant.*

AIR : *Des fleurettes.*

Le plaisir, sur sa bouche
M'invite à le chercher :
A tout ce qu'elle touche
Je brûle de toucher.

Sous sa main tout de braise,
Mon cœur se sent embrasé ;
C'est pour être baisé
Que je la baise.

JACQUELINE.

Pardi ! tu es bien gai aujourd'hui ; tu ne l'étais pas dimanche, quand je t'engageais à danser une javotte avec moi : que tu avais l'air grogneux ! il semblait qu'on t'avait ôté quelque chose !

PINÇON.

Dame ! c'est que mon oncle ne voulait pas me marier, et qu'il n'y a consenti qu'hier au soir. Je n'en ai pas dormi de toute la nuit ; et dès la petite pointe du jour, j'ai mis tout ce que j'avais de plus beau ; j'ai été réveiller Colette et sa mère ; nous sommes venus ici, et vous me voyez plus content que si j'avais découvert un trésor.

JACQUELINE.

Et Jean Picarlat peut-il faire ce mariage-là, sans une assemblée de parens ?

PINÇON.

Cela va sans dire.

AIR : *De Chaisi.*

Dès le bas âge, orphelin,
Il peut régler mon destin,

Comme mon oncle, primò ;
Comme mon tuteur, secundò :
Il consent à notre bonheur :
Reste à monsieur le Prieur.

Mais, mademoiselle Jacqueline, vous voudrez bien l'a..... l'amadouer, le chatouiller un peu pour le faire rire.

JACQUELINE.

On croit que j'ai tout pouvoir sur son esprit, et l'on se trompe bien fort; ce qu'il veut il le veut si bien que, dans tous nos débats, c'est toujours lui qui a le dessus.

AIR : *Dieux ! quels momens !*

Ah ! qu'il sait bien prendre le ton !
Quoique déjà grison,
Il en vaut bien un autre !
Et si je lui dis non,
Quel carillon !
Le bon apôtre !
Ah ! qu'il sait bien prendre le ton !

PINÇON.

Cela se peut; cependant, vous l'amenez toujours où vous voulez, et l'on n'ignore pas que, quand vous vous êtes fiché quelque chose là, c'est à lui de plier devant vous. Oh ! c'est sûr !

AIR : *Des fraises.*

Fût-il aussi dur qu'un clou,
Si vous le voulez tendre,

Ah! vous l'amollirez pron;
Car vous savez bien par où
Le prendre, le prendre, le prendre.

JACQUELINE.

Je t'assure, mon enfant, que je ferai ce que je pourrai; je ne désire que ton bonheur, et tu devrais m'aimer un peu. Cependant je vois que M. le Prieur va me dire que tu n'as pas de bien, et que Colette n'a rien à t'apporter: voyons, qu'est-ce que sa mère te donne?

PINÇON.

Belle demande! elle me donne sa fille, qui vaut bien mieux que des prés et des terres; ça ne coûte rien à défricher.

JACQUELINE.

Oui, va, ça t'emplira bien le ventre; attends-toi-zy.

PINÇON.

Nous travaillerons: à l'ouvrage, Dieu merci, j'en vaux bien un autre. Colette est vaillante aussi; ne vous embarrassez pas, nous nous tirerons assez d'affaire.

AIR: *Voilà la différence.*

Au travail le plus fâcheux,
Près de l'objet de ses vœux,
Jamais on ne renonce.
Chez les amans tout est beau;
Pour eux le plus lourd fardeau
Ne pèse pas une once.

JACQUELINE.

Nous verrons, nous verrons... Mais M. le Prieur ne revient pas! je gage que quelqu'un l'arrête. Il sera de mauvaise humeur en rentrant; car il n'a rien pris d'aujourd'hui. Crois-moi, va-t'en de crainte qu'il ne se fâche: je me charge de tout, et tu ne t'en trouveras pas mal; je sais un peu manier les affaires.

PINÇON.

AIR: *Lon lan la deriri.*

Prenez donc les miennes en main, *bis.*
Et vîte qu'on aille grand train,
Lon lan la deriri;
Sans votre secours, je suis fri,
Lon lan la deriri.

Je peux donc compter sur vous, mademoiselle Jacqueline?

JACQUELINE.

Je ferai le nécessaire;
Je connais un peu ses goûts,
Et vais, pour te satisfaire,
Le prendre par tous les bouts.
Tiens, Pinçon, vois-tu bien,
C'est que je t'aime, c'est que je t'aime;
Tiens, Pinçon, vois-tu bien,
C'est que les autres ne me sont rien.

PINÇON.

Allons, morbleu! vive la joie!

(*Il sort en chantant:*)

Quand on sait aimer et plaire,
Etc. etc. etc.

SCENE III.

JACQUELINE *seule.*

Oui, oui, chante : dansera qui pourra ! tu n'y es pas encore. Il faut seulement appuyer sur la parenté ; et le mariage avec cette morveuse s'en ira à vau-l'eau. Si M. le Prieur empaume une fois mon histoire, il donnera dedans, tête baissée.

Du bonhomme adieu le service !
Qu'il en prenne une plus novice ;
Je prétends quitter ce barbon ;
Et, pour jouir dans ma vieillesse
De la sève de la jeunesse,
Me greffer d'un jeu garçon :
Et y allez donc,
Jouez donc violons.

SCENE IV.

JACQUELINE, MATHURIN.

MATHURIN.

On m'a dit que vous me demandiez, mademoiselle Jacqueline ; je suis venu tout courant, sans débrider, pour savoir ce que vous vouliez de moi. Tenez, c'est de cœur et d'affection, voyez-vous ?

AIR : *Réveillez – vous, belle endormie.*

Depuis très-long-temps je vous aime ;
Cruelle, vous le savez bien :
Quand m'aimerez-vous donc de même ?
Peut-être n'en savez-vous rien.

JACQUELINE.

Nous parlerons de cela une autre fois ; il faut penser au ménage avant que d'y entrer.

MATHURIN.

Ah ! ma mignonne ! si vous vouliez seulement me dire quand cette entrée se fera ?

AIR : *Que j'aime à boire avec Cloris !*

Pour un amant sage et discret
Quittez le sacerdoce ;
Contre l'amour le plus parfait
Cessez d'être féroce :
J'ai mon violon tout prêt *bis.*
Pour le branle de noce.

JACQUELINE.

Nous verrons, mon gros Mathurin, nous verrons. On m'a dit qu'il fallait absolument faucher mon pré aujourd'hui, et c'est pour cela que...

MATHURIN.

Ça vaut fait : j'y cours.

JACQUELINE.

Ecoute donc ; tu prendras auparavant..... (*On entend le Prieur qui crie : Jacqueline , Jacqueline.*) O ciel ! sauve-toi par la porte du jardin, et tu viendras me rejoindre tantôt.

SCENE V.

JACQUELINE, LE PRIEUR.

(*Le Prieur arrive , en appelant Jacqueline , Jacqueline.*)

JACQUELINE.

Monsieur ?

LE PRIEUR.

Mon bouillon est - il prêt ?

JACQUELINE.

Oui, Monsieur, il n'y a plus qu'à le faire chauffer.

LE PRIEUR.

Comment , malpeste ! chauffer ? vous verrez que je ne l'aurai pas d'un quart - d'heure, et je n'en puis plus. (*Il tousse.*) Ces maudites réparations que je

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

fais faire à mon église me tueront ; je suis échauffé, comme si j'avais fait dix lieues: et point de consommé !

JACQUELINE.

Là, là, tout doux, on va vous le donner. Pierette, apportez le bouillon de M. le Prieur.

LE PRIEUR.

Ah !

(*Pierette apporte le bouillon, et ne reparaît plus.*)

JACQUELINE.

Aussi pourquoi tardez-vous tant à revenir? Si cela continue, vous verrez que vous tomberez malade. Mais, dites-moi un peu, où avez-vous été pêcher ce saint longin de menuisier, dix fois plus long qu'un jour sans pain ?

AIR : *De votre cabane.*

Il dort ou roupille
Comme un vieux hibou ;
Et, sans aviser par où,
Il met la cheville
A côté du trou.

LE PRIEUR.

Tu ne sais pas combien il y a d'ouvrage à un confessional ?

JACQUELINE.

Vraiment oui ! ne semble-t-il pas que celui qui

a imaginé ce beau chef-d'œuvre-là a trouvé la perle philosophale !

LE PRIEUR.

Quant au meuble, à la bonne heure ; mais pour l'invention, va, va, ce n'était pas un sot. N'est-il venu personne ?

JACQUELINE.

AIR : *O filii.*

Il est venu deux amoureux,
Vous prier d'approuver leurs feux.

LE PRIEUR.

Bon ! tant mieux ! on les mariera.

Alleluia.

C'est de l'argent qui nous vient ; et tu les appelles ?

JACQUELINE.

Devinez ?

LE PRIEUR.

AIR : *A l'heure de minuit*, ou *Tarare pompon.*

N'est-ce point par hasard
Cette vieille édentée,
Qui veut, sans nul égard,
Épouser son mignard ;
Et, toujours agitée,
Comme un jeune écolier,
S'accroche à ce grand vinaigrier ?

JACQUELINE.

Vous n'y êtes pas.

LE PRIEUR.

Même air.

C'est donc le gros Lucas
Et sa veuve volage,
Qui, malgré ses ducats,
Le méprise tout bas.
Pour lui, ce mariage
N'est point une union,
Ce n'est qu'entrer en condition.

JACQUELINE.

Ce n'est pas cela l'affaire est manquée ; la dame est trop fière, et on l'a plantée là.

LE PRIEUR.

Même air.

Oh ! pour le coup, j'y suis ;
C'est Pierette la Paille,
Qui, par acte surpris,
Croit épouser Denis.
Denis qui s'encanaille,
Sans rime ni raison,
Veut que son contrat vaille ;
Et moi non.

JACQUELINE.

Encore moins ; allons, courage !

LE PRIEUR.

Que diable veux-tu que je devine ? est-ce toi ?

JACQUELINE.

Oh ! Monsieur le Prieur, y pensez-vous ? Là, en bonne conscience, est-ce que votre service ne vaut pas mieux qu'un mariage dans toutes les règles ?

LE PRIEUR.

Peut-être ; d'ailleurs le beau sexe aime le changement, et voici ce que dit là dessus un père de l'église qui connaissait bien les femmes.

AIR : *Ut queant laxis.*

Désir d'amourette
Prend à la fillette :
D'un berger chéri
Fait-elle son mari ?
Bientôt la coquette
Voudrait s'en séparer,
Enfin l'enterrer.

JACQUELINE.

Pour moi, monsieur le Prieur, soyez bien assuré que mon seul désir est de vous satisfaire, et que je ne suis jamais plus contente que quand vous vous trouvez bien avec moi. Eh ! que pourrais-je désirer de mieux ?

LE PRIEUR.

Je sais bien, ma bonne amie, que tu te donnes

assez de mouvemens pour me faire plaisir, et tu n'ignores pas que, de mon côté, je fais des efforts; je n'ai pas toujours été vieux, et....

JACQUELINE.

N'allez-vous pas vous plaindre d'avoir quelques cheveux blancs, comme si la caducité des hommes se connaissait par là.

AIR : *De la romance de Daphné.*

Cessez ce triste langage,
Conservez votre maintien :
Une fille de mon âge
Regarde-t-elle au visage,
Quand tout le reste va bien?

Au surplus, je vous conviens, vous me convenez, que faut-il de plus?

Lorsque le même goût nous lie,
Pour se plaire on fait des efforts;
Quand l'homme est trop faible et qu'il plie,
La femme redresse les torts :
Pour commander voilà l'étiquette,
L'un prend la nuit, l'autre le jour;
Chacun a son tour.

LE PRIEUR.

Dis-moi donc, quel est le mariage qui se présente?

JACQUELINE.

C'est Pinçon et Colette.

LE PRIEUR.

Eh! c'est un joli couple, je les trouve bien assortis.

JACQUELINE.

Il est vrai qu'ils sont du même âge et de la même condition; cependant ils n'ont pas de bien ni l'un ni l'autre; et d'ailleurs, il y a un grand empêchement.

LE PRIEUR.

Comment donc?

JACQUELINE.

C'est qu'ils sont cousin et cousine.

LE PRIEUR.

Peste! alors cela sera difficile; jamais ils n'auront le moyen d'acheter des dispenses, et l'on ne donne pas ces choses-là par charité; allons, allons, il ne faut pas qu'ils y pensent.

JACQUELINE.

Je le leur ai bien dit; mais M. Pinçon, qui fait le raisonneur, m'a répondu qu'il irait demander la protection du Seigneur.

LE PRIEUR.

Qui! du Baron? c'est une plaisante recommandation auprès du clergé, que celle d'un prétendu philosophe, que j'ai déjà fait écrire en lettres rouges chez son Éminence.

AIR : *Conditor alme siderum.*

Ce Baron se croit un grand grec,
Et prétend m'avoir mis à sec ;
Qu'il prenne garde à quelque échec,
Car, comme tu sais, j'ai bon bec.

Non, je ne les marierai pas ; laisse revenir ton Pinçon, et tu verras beau jeu.

JACQUELINE.

Surtout, monsieur le Prieur, n'allez pas dire à Pinçon que j'ai répété qu'il irait se plaindre si vous refusiez.

LE PRIEUR.

Non, non, je n'en parlerai pas ; sois tranquille. Se moquer de son curé ! jarni !

JACQUELINE.

Oh ! vous allez.....

LE PRIEUR.

Non, encore une fois, je ne dirai rien.

JACQUELINE.

Voilà justement Jean Picarlat, l'oncle de Pinçon, et la mère de Colette.

SCENE VI.

LE PRIEUR, JACQUELINE, JEAN PICARLAT ET CLAUDINE.

JEAN.

Dieu vous garde, monsieur le Prieur, et la compagnie !

CLAUDINE.

Votre servante, monsieur le Prieur.

LE PRIEUR.

Bon jour, Jean Picarlat; bon jour, dame Claudine : que voulez-vous ?

JEAN ET CLAUDINE, (*parlant tous les deux ensemble.*)

Mademoiselle Jacqueline doit vous avoir dit qu'il s'agissait d'un mariage entre...

Mademoiselle Jacqueline vous aura raconté comme ma fille et Pinçon s'aiment bien fort...

LE PRIEUR.

Entre bien fort, entre bien fort ; je ne vous entendrai ni l'un ni l'autre, si vous parlez tous les deux à la fois.

JEAN.

Je gage que vous savez déjà tout ?

CLAUDINE.

Ah ! vous êtes un bon malin.

JEAN.

C'est pour cela que nous venons.

CLAUDINE.

Oui, pour qu'il n'y eût point de patricotage.

JEAN.

Nous consentons à tout.

CLAUDINE.

Pardi ! quand deux amoureux le veulent, il faut bien qu'on y consente, malgré vent et marée ; car

AIR : *Flon, flon, flon.*

Si vous êtes contraire
Aux vœux des deux amans,
Sans vous ils sauront faire,
Malgré vous et vos dents,
Flon, flon, flon.

JEAN.

C'est pardonnable, nous avons été comme cela.

AIR : *Tour lourirette.*

Pendant ma jeunesse,
La nuit et le jour,
Je pensais sans cesse
A faire tour lourirette,
A faire lan la derirette,
A faire l'amour.

CLAUDINE.

Ça me fait ressouvenir aussi de mon jeune temps. Ah! si le pauvre défunt était en vie, s'il voyait sa fille prête à marier!... si... Mais les pauvres veuves n'ont pas le plus petit bout de consolation dans ce monde!

LE PRIEUR.

Avez-vous bientôt fini? Je ne sais ce que vous demandez; expliquez-vous, voyons qu'y a-t-il?

JACQUELINE.

C'est sûrement pour le mariage de Pinçon et de Colette, dont je vous parlais dans le moment; assurément il n'y a rien à dire, c'est une belle alliance.

LE PRIEUR.

Belle alliance tant que vous voudrez; mais cela ne se peut pas, il y a un empêchement dirimant.

JEAN *à Claudine.*

AIR : *Pierrot sur le bord d'un ruisseau.*

Ouais! c'est donc de votre côté.

CLAUDINE.

Non, non, Colette
Comme sa mère est faite.

JEAN.

Pinçon est homme en vérité,
Quand il l'aurait manisfesté.

CLAUDINE.

On peut lui nouer l'aignillette;
Les hommes sont sujets à ce sort-là.

JEAN.

Allez, mon neveu vous rassurera.

CLAUDINE.

Ha! ha! nous prétendons voir ça.

Et quand? et tout à l'heure: nous ne voulons pas que Colette aille prendre un homme à la débandade. Peste!

LE PRIEUR.

Où allez-vous donc?

CLAUDINE.

Je veux savoir à quoi m'en tenir.

LE PRIEUR.

Vous aurez beau voir, vous n'y pourrez rien.

CLAUDINE.

Oh ! je sais quelqu'un qui sait.

LE PRIEUR.

Oh ! tu sais qui sait. Il y a affinité de parentage. Y es-tu maintenant ?

CLAUDINE.

Qu'appelez-vous !

LE PRIEUR.

Oui, affinité de parentage.

CLAUDINE.

Qui vous a dit cela ?

LE PRIEUR.

Suffit ; j'en suis sûr.

CLAUDINE.

AIR : *Des trembleurs.*

Quelle infernale babille
Veut diffamer ma famille ?
Nommez-la, que je l'étrille ;
Peut-on plus grande noirceur !
Chacun sait bien que ma fille
Fut toujours brave et gentille ;
Et voilà qu'une chenille
Met le nez dans son honneur.

LE PRIEUR.

Eh ! qui est-ce qui vous parle de son honneur ?

CLAUDINE.

Voyez-vous ! monsieur le Prieur, c'est que sur ce chapitre-là, je ne pardonnerais pas à mon père. Nommez-moi la bavarde, et que je lui chante sa gamme devant vous.

LE PRIEUR.

Il n'est pas question de cela, vous dis-je encore une fois. Affinité de parentage, c'est-à-dire, que les parties qui voudraient se conjoindre par mariage sont parentes. Vous êtes la cousine de Jean Pircarlat ; or, Pinçon est le cousin de Colette ; par conséquent, il y a affinité de parentage entre les contendans. *Ergo*, empêchement dirimant, non pas suivant la loi *de frigidis* comme vous l'entendiez, mais suivant celle *si sit affinis*. Reste à savoir à quel degré.

CLAUDINE.

En voilà bien d'une autre à cette heure !

JEAN.

Diable m'emporte, si j'y comprends la moindre chose !

JACQUELINE.

Mais vous savez bien si vous êtes ensemble cousin et cousine.

JEAN.

Sans doute, nous nous appelons comme ça.

LE PRIEUR.

AIR : *Du confitor.*

Est-ce de près? est-ce de loin?
Pour éclaircir ce point unique,
Il faut consulter avec soin
Votre arbre généalogique,
Et prouver le fait clairement;
Sans cela, point de sacrement.

JEAN.

Ma foi, je crois que si vous mesurez bien cet arbre-là, il s'en faudra au moins deux cents de fagots que nous ne soyons de la même branche.

CLAUDINE.

Tant y a que je n'y entends goutte.

JACQUELINE.

Dame Claudine, dame Claudine, laissez-vous conduire par votre curé; voilà le plus sage commandement de l'église.

CLAUDINE.

Il n'y a commandement qui tienne; je m'en vas conter ma chance d'un bout à l'autre à notre bon Seigneur; c'est celui-là qui saura bien débrouiller la fusée. Ha! ha! vantez-vous-en!

AIR : *Des feuillantines.*

Chacun de nous, tous les jours,
A recours
A ses consolans discours.
Il vaut prieur et notaire
Pour un conseil salutaire.

LE PRIEUR.

Allez, allez consulter votre oracle, et assurez-le bien que je ne marierai jamais, sans dispense, le cousin et la cousine, malgré ses beaux argumens, son latin et son grec. (*Claudine sort. Le Prieur à Jean Picarlat :*) Vous ferez ce que vous voudrez à présent ; je me suis expliqué d'une façon claire et précise. Je vais dire mes petites heures. (*Il sort.*)

SCENE VII.

JACQUELINE, JEAN PICARLAT.

JEAN.

Il y a quelque chose là-dessous.

JACQUELINE.

Peut-être M. le Prieur est-il fâché de ce que j'ai plaidé si long-temps la cause de votre neveu ; mais une fois qu'il m'a dit qu'il y avait peine d'excom-

munication, je me suis bien gardé de le presser davantage.

JEAN.

Fiche !

AIR : *Zon, zon, zon.*

Comment ! si je couchais
Avec cousine Agnière,
Je m'excommunierais
Seulement pour lui faire,
Et zon, zon, zon, Lisette, ma Lisette.

JACQUELINE.

AIR : *Je croyais en aimant Colette.*

Ce que le monde dit et jure,
Souvent n'est que fausseté ;
Mais ce qu'un curé vous assure,
Oh ! c'est la pure vérité.

JEAN.

Mon pauvre neveu va devenir fou.

JACQUELINE.

Il aime donc bien cette petite Colette ?

JEAN.

A ce qu'il me semble, au moins.

JACQUELINE.

Cela se passera, il est jeune.

JEAN.

C'est bien à cause de cela que ça ne se passera pas de sitôt.

JACQUELINE.

AIR :

Ce n'est point un si bon parti.

JEAN.

Non, mais il est gentil. *bis.*

JACQUELINE.

J'en connais un mieux assorti.

JEAN.

Dites-moi quel est-il. *bis.*

JACQUELINE.

AIR : *Ton humeur est, Catherine.*

On l'aime dans le village,
Et je peux vous dire encor,
Que, pour conduire un ménage,
Elle vaut son pesant d'or.
Bref, c'est une fille mûre,
Ayant économisé
Un fonds de telle nature,
Qu'il ne veut qu'être arrosé.

JEAN.

Est-ce que je connais ce fonds-là?

JACQUELINE.

Qu'importe ; apprenez aussi que non-seulement elle possède un fonds de terre, mais qu'elle a encore quelque chose devant elle ; et c'est ce qui fait grand plaisir, quand on se marie.

JEAN.

Voilà, mordienne, ce qui me plairait le plus. Tenez, vous me faites revenir à mon printemps ; diriez-vous que depuis la mort de la défunte, je ne peux pas m'ôter ça de la tête.

AIR : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Le jour que ma noce se fit *bis.*
Me reste souvent dans l'esprit, *bis.*
Et mon cœur en soupire :
Ma femme n'avait que vingt ans.
Douce nuit qui ravit mes sens,
Reviens, et que j'expire !
Sur un chalit, grand comme rien,
Quoiqu'à l'étroit, que j'étais bien !
Et non, non, non,
Jamais la raison
Ne vaudra ce délire.

JACQUELINE.

Vous songez toujours à la bagatelle, maître Jean.

JEAN.

AIR : *Je ne suis né ni roi ni prince.*

Vous nommez cela bagatelle ;
Ne vous en déplaise, la belle,

Vous ignorez donc ce que c'est?
La chose que je veux vous dire,
Est un grand œuvre si parfait,
Qu'en le faisant on ne peut rire.

JACQUELINE.

Finissons, je vous prie; ces balivernes sont plus sérieuses que vous ne pensez.

AIR :

Plein d'artifice,
Le démon cauteleux et fin
A la novice
Fait entendre un propos badin;
Son esprit s'ouvre à la malice:
Voilà comme chez nous enfin
Le vice glisse.

Laissons donc cela, et venons au sérieux.

JEAN.

C'est parbleu bien là du sérieux et du plus sérieux.

AIR : *Laissez paître vos bêtes, etc.*

Sur la terre et sur l'onde,
Par un moyen réjouissant,
On conserve le monde.
Tout en le renversant,
Ce fut Adam,
Par trop ardent,
Qui commença ce remûment,
Depuis lors jusqu'à ce moment.

JACQUELINE.

AIR : *Mon père est à Paris,*

Voilà l'unique but
D'une âme trop légère;
Au lieu de son salut,
On ne pense qu'à faire
Là là là.
Bien souvent l'on se damne, et l'on n'y pense pas.

JEAN.

Ah ! tatigué, si l'on est damné pour ce péché-là.

JACQUELINE.

Taisez-vous, voilà M. le Prieur qui rentre; ne lui parlez pas au moins.

JEAN.

Non, non; j'entends bien qu'il marmotte encore, et je n'ai garde de troubler le service divin.

JACQUELINE.

Descendons au jardin, nous causerons plus à notre aise, et vous ne serez pas fâché de la confidence que je veux vous faire.

JEAN.

Va comme il est dit.

SCENE VIII.

LE PRIEUR ET LE MAGISTER.

(*Le Prieur achève son bréviaire, le ferme, et le jette sur la table en disant :* Amen. *Le Magister entre.*)

LE PRIEUR.

Y a-t-il quelque chose de nouveau, maître?

LE MAGISTER.

Oui, monsieur le Prieur. une affaire qui nous donnera peut-être bien du tintoin : j'entrevois *nubes et caligo in circuitu ejus ;* c'est-à-dire, beaucoup de brouillamini.

SCENE IX.

LE PRIEUR, LE MAGISTER ET PINÇON.

PINÇON *arrive tout essoufflé.*

Mon oncle! mon oncle! où est-il?

LE MAGISTER.

Est-ce qu'on entre dans ce goût-là chez son pas-

teur ? Je vois bien, jeune cervelle, qu'il faudra vous faire relire la civilité puérile et honnête. Ayez plus de respect pour votre curé, étourdi que vous êtes !

AIR : *Des bronles de Metz.*

Adolescent ou nubile,
Le craindre est notre devoir ;
Il soutient par son pouvoir
Notre espèce trop fragile,
Et peut d'un coup d'aspersoir,
Si notre femme est stérile,
Et peut d'un coup d'aspersoir,
Désenchanter son dortoir.

PINÇON.

AIR : *La beauté.*

Puisque vous pouvez tout, ayez donc, je vous prie,
Pitié de moi ;
Que j'obtienne Colette, et mon âme est guérie ;
Secourez-moi :
Et, pour chasser l'amour, s'il faut qu'on se marie,
Messieurs, mariez-moi.

De grâce, dites-moi si mon oncle est ici ; je ne sais où le trouver. C'est que M. le Baron le demande.

LE PRIEUR.

Il est au jardin avec ma gouvernante. Cours l'avertir d'aller chez ton Baron ; mais crois que tu ne seras pas plus avancé : il faut, il faut cent francs.

PINÇON.

Cent francs ! (*Il sort.*)

SCENE X.

LE PRIEUR ET LE MAGISTER.

LE PRIEUR.

Cette affaire dont vous vouliez me parler a-t-elle trait avec l'entêtement de ce morveux?

LE MAGISTER.

Minimè. Il s'agit de la confrérie de Sainte-Magdeleine; toutes les filles ont voulu en être. Vous avez permis aux garçons de s'y aggréger: ceux-ci ont leur cierge, comme vous savez; et voilà les consœurs qui prétendent s'en emparer dimanche, *in medio ecclesiæ*, à la barbe de toute la procession.

LE PRIEUR.

Je ne souffrirai pas cela.

LE MAGISTER.

J'en suis persuadé; car enfin,

AIR: *Des folies d'Espagne.*

Tous nos garçons de leur cierge sont maîtres:
Qu'on leur emprunte, oh! d'accord, j'y consens;
Mais s'en saisir, par des moyens si traîtres,
Fi! c'est aller contre le droit des gens!

LE PRIEUR.

Certainement ; et ce cierge, pour lequel on fait tant de bruit, n'est déjà pas si considérable.

LE MAGISTER.

Cependant, on dit que mademoiselle Jacqueline a décidé en leur faveur, vu que la Magdeleine appartenant au sexe féminin, *devoto fœmineo sexu ;* et que d'ailleurs, dans la dernière mission des R. R. P. P. Jésuites, c'était l'ordre de la procession, que les hommes étaient sur les derrières.

LE PRIEUR.

Voilà pourtant des raisons : que répondent à cela les confrères ?

LE MAGISTER.

Ils disent qu'ils figurent les premiers disciples, et que la Magdeleine n'est jamais représentée dans l'évangile qu'à la queue des apôtres.

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Qu'approuvés par l'écriture,
N'en déplaise à leur curé,
Dans l'ordre de la nature,
Ils rentrent bon gré mal gré ;
Que, suivant la loi première,
Les filles modestement
Resteront sur le derrière,
Et qu'eux prendront le devant.

LE PRIEUR.

Bien attaqué, bien défendu : je ne sais réellement pas auquel des deux partis donner gain de cause ; il ne sera point mal d'entendre là-dessus ma gouvernante.

AIR : *Pendant le saint temps de carême.*

Elle se connaît en rubrique ;
J'aime son ton, sa précaution :
A sa prudence, à sa pratique,
Je dois ma réputation.

LE MAGISTER.

Si mademoiselle Jacqueline s'en mêle, voilà les filles brouillées pour long-temps avec les garçons ; et je vous avertis, Monsieur, que le masculin et le féminin seront bientôt du genre neutre dans tout le village : ce n'est pas le moyen d'augmenter nos émolumens.

AIR : *Pour l'héritage.*

Ce coup de tête
Vient d'un mauvais calcul ;
Si l'on s'y prête,
Le casuel est nul :
Accoupler les amans,
Relever les mamans,
Pour nous c'est une fête ;
Mais fait-on des enfans
A coups de tête ?... *Dixi.*

LE PRIEUR.

Je crois, mon cher, que vous avez raison. Allons, allons, mesdemoiselles Madelons, l'évangile est contre vous, ainsi que notre petit intérêt. *Ergo*, les garçons auront le dessus; diantre! c'est que cela tire à conséquence.

LE MAGISTER.

Bon, cela!

LE PRIEUR.

Allons maintenant voir mes réparations; je ne sais en vérité quand ce confessionnal sera fini, cela commence à m'ennuyer.

LE MAGISTER.

Il n'y a rien de si difficile à écorcher que la queue: *hic opus*, *hic labor est*.

LE PRIEUR.

Puis nous aviserons aux moyens de mâter ce drôle de Pinçon, cette dame Claudine et mons Picarlat. C'est là que je vous attends, magnifique Baron... A l'égard des filles de la confrérie de Ste-Magdeleine...

LE MAGISTER.

Dix d'entre elles viendront au pricuré, en députation de corps.

LE PRIEUR.

Je pense que vous avez déjà compris où je les enverrai ?

LE MAGISTER.

Audivi, audivi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la place du village ; c'est un pré planté de quelques arbres. On voit le château dans l'enfoncement, l'église à droite, et quelques maisons des deux côtés.

SCENE PREMIERE.

MATHURIN *seul.* (*Il bat sa faulx, et chante :*)

Lison dormait sur la verdure,
Jambe deci, jambe delà ;
Un moine vint, par aventure,
Qui dit : Bon ! prêchons sur cela.
Tandis qu'en sa tête il rumine
Un sermon sur ce sujet-là,
Le vent souffla,
Qui dévoila
Une gorge fraîche et divine.
Il appela,
Il chatouilla ;
Mais Lison toujours sommeilla.

Narguant le piége que lui dresse
Ou le Démon ou bien l'Amour,
Il sourit au trait qui le blesse,
Sans se douter du mauvais tour.
Au lieu de s'enfuir il s'oublie,
Jetant les yeux parci, parlà;
Le vent souffla
Qui dévoila
D'autres attraits dignes d'envie.
Il se troubla,
S'agenouilla,
Et Lison toujours sommeilla.

Il resta dans cette posture :
Était-ce pour prier? Non, nou.
Dans le livret de la nature,
Le moine prit une leçon.
Jean, qui cherchait la bergerette,
Les voyant deux, s'émerveilla;
Il recula....
Morgué l'y v'là.
L'autre foulait toujours l'herbette;
Il la foula,
Tant la foula,
Qu'enfin Lison se réveilla.

Mais, je crois que voilà Colette; comme elle est parée pour un jour ouvrable! voyons un peu ce qu'il y a de nouveau.

SCENE II.

MATHURIN, COLETTE (*portant un petit panier où l'on voit des fleurs.*)

MATHURIN.

Bon jour, Colette. Qu'avez-vous donc? vous avez l'air tout je ne sais comment! vous êtes pourtant bien brave! ho! Mademoiselle!

COLETTE.

Laisse-moi, Mathurin, il faut que j'aille au château, et cela me met dans un cruel embarras.

MATHURIN.

Pardi! il y a bien de quoi, en vérité! comme si notre bon Seigneur n'était pas la bonté même; allez, allez, n'ayez pas peur, je vous le donne pour le meilleur baptisé, la meilleure pâte d'homme qu'il y ait à cent lieues à la ronde. Il est pourtant bien riche; mais, ma foi, il n'y a riche que riche: celui-là n'en est pas plus fier; et puis, c'est bien le meilleur homme! Voulez-vous que je vous accompagne au château? eh!

COLETTE.

AIR : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

Grand merci, mon cher Mathurin;
Malgré ma crainte extrême,
Je ne saurais donner la main
Qu'au berger que j'aime.

Pinçon n'a-t-il pas paru par ici?

MATHURIN.

Non. Ah! v'là le nœud gordien!

COLETTE.

AIR : *Dans ma cabane obscure.*

Certain de ma tendresse,
Sans secours, sans appui,
L'ingrat, à ma faiblesse
M'abandonne aujourd'hui:
Tant qu'un amant peut craindre,
Il est tendre et flatteur:
Quoi! faut-il toujours feindre
Pour captiver un cœur?

MATHURIN.

Il ne tardera pas de venir, allez, puisque vous voilà; je vous le dis naïvement, parce que ça est vrai. Il a, ma foi, grand tort de se faire attendre; plus je vous regarde, plus je crois voir une de ces sirènes bocagères qui apparaissent pour nous amorcer, et nous fourrer dans le labyrinthe, comme dit

M. le Prieur... Les beaux rubans! je gage que c'est Pinçon qui a arrangé tout cela? le joli panier!

AIR : *Du corbillon.*

Quand on pare sa bergerette,
On met des nœuds à son corset;
Sur son sein l'on met un bouquet;
L'on met des fleurs à sa houlette.
Belle, dans votre.... qui met-on?
Dans votre joli.... qui met-on?
Dans votre joli corbillon,
Qui met-on?

COLETTE.

Patience, ne dis rien. Tu seras bientôt instruit de tout, et peut-être aujourd'hui....

MATHURIN.

Puisque cela est ainsi, adieu le pré de mademoiselle Jacqueline; le fauchera qui voudra? vive la joie! nous danserons, n'est-ce pas? Je m'en vais mettre aussi mes habits des dimanches... Tout juste, j'aperçois Pinçon; je vous laisse, car il n'est pas plaisant de se trouver trois dans un tête-à-tête. Adieu, Colette. (*Il chante :*)

Dans votre joli corbillon,
Qui met-on? etc.

SCENE III.

COLETTE, PINÇON.

COLETTE.

Vous avez bon air de vous faire attendre ! on m'envoie au château ; je ne sais avec qui y aller, ni que faire, ni que dire.

AIR : *L'autre jour, le beau Colas.*

Pinçon, ce n'est pas le cas
D'abandonner sa bergère ;
Vous voyez mon embarras,
Et si je vous étais chère,
Me quitteriez-vous ? Hélas !
Je vois bien que vous ne m'aimez guère ;
Car tout ça n'vous touche pas :
Hélas ! vous ne m'aimez pas !

PINÇON.

Pardon, Colette, cent mille fois pardon. J'ai cherché partout mon oncle, pour savoir quelle audience il aura eue de Monseigneur, et je n'ai pu le rencontrer ; c'est l'unique cause de mon absence.

COLETTE.

Ton oncle ?

PINÇON.

Oui.

COLETTE.

Il y a plus de deux heures qu'il est allé à la ville porter une lettre de Monseigneur.

PINÇON.

O ciel ! voilà encore nos affaires retardées.

COLETTE.

Je serais bien surprise, si Monseigneur, qui est si bon, avait dessein de nous jouer quelque mauvais tour.

PINÇON.

C'est que mon oncle ne lui aura rien dit : on a si peur de se mettre cette maudite Jacqueline à dos, qu'on cherche toujours à la flatter ; car c'est pis qu'une fée, personne n'ose se branler devant elle.... Au reste, elle aura beau faire, elle et les autres.

AIR : *De la romance de Daphné.*

Quand le bailli du village
S'en viendrait de par le roi,
Rompre notre mariage,
Porterai-je mon hommage
Jamais à d'autre qu'à toi ?

Non : et quand j'oserais le vouloir, je sens quelque chose qui me pousse vers toi ; et ce quelque chose

est plus fort que tout ce que j'ai éprouvé jusqu'à présent.

COLETTE.

Mais on te dira d'y résister.

PINÇON.

Oh ! que ceux qui disent de résister à l'amour ne savent pas ce que c'est !

AIR : *A table, je suis Grégoire.*

On ne peut à l'aventure,
Nous forcer de faire un choix ;
L'instinct seul de la nature
Vaut mieux que toutes les lois.
En vain fuirai-je sans cesse,
Sur un ordre impérieux,
Les traits dont l'amour me blesse ;
Son carquois est dans tes yeux.

Je serais à l'abri de tes reproches, et ton cœur jugerait bien mieux, si tu m'aimais.

COLETTE.

Si je t'aime !

AIR : *Bannissez tout soupçon jaloux.*

La nuit, dans un profond sommeil,
Je crois recevoir ton hommage ;
Et le matin, à mon réveil,
Je conserve encor ton image.
Si je vais seule dans nos champs,
Je pense te voir tout de même.
Explique donc mes sentimens,
Et dis-moi si je t'aime ?

DUO.

AIR : *A l'ombre d'un ormeau.*

COLETTE.

Oui, je te chéris, je t'adore,
Toi seul es l'objet de mes vœux ;
Tarderons-nous long-temps encore
A voir serrer de si doux nœuds ;
Mon berger, mes amours,
Languirons-nous toujours ?

PINÇON.

Si tu m'aimes, moi je t'adore,
Toi seule es l'objet de mes vœux ;
Ah ! qui peut retarder encore
Le moment de serrer nos nœuds ;
Colette, mes amours,
Languirai-je toujours ?

COLETTE.

O ciel ! nous sommes perdus ! j'apperçois Jacqueline qui vient avec Mathurin.

PINÇON.

Je crois que la méchante a juré ma mort !

SCENE IV.

PINÇON, COLETTE, JACQUELINE, MATHURIN.

JACQUELINE.

Oui-da ! en tête-à-tête : c'est fort joli à une fille qui a fait sa première communion il n'y a pas deux ans.

AIR : *Ha ! ha ! ha ! frère Nicolas.*

Ha ! ha ! l'on vous apprendra,
Notre Prieur le saura :
Vous aurez pour pénitence,
Tous les deux six mois d'absence.

COLETTE.

Mais voyez un peu quel mal je fais : ne m'a-t-on pas toujours vue avec Pinçon ?

JACQUELINE.

Cela suffit ; petite raisonneuse, cela suffit.

PINÇON.

Je vous en prie, mademoiselle Jacqueline, ne causez pas de chagrin à Colette, c'est moi qui suis venu la chercher ici ; demandez plutôt à Mathurin. (*A part.*) Jarni !

MATHURIN.

Je peux vous le certifier ; et puis, que diantre voulez-vous aller dire ?

JACQUELINE.

Mon ami, il faut qu'un curé soit instruit de tout ce qui se passe.

MATHURIN.

AIR : *A pied comme à cheval.*

N'a-t-il pas le canal
Du confessionnal,

Pour savoir ce que nous faisons de mal ?
Ce tribunal
Pastoral,
Est bien pis qu'un présidial :
Là, du lit nuptial
S'apprend tout le bacchanal :
Y faire un petit péché jovial,
Est un crime capital.

Au temps pascal,
Un cardinal
Rampe, comme un vassal,
Aux pieds d'un soldat papal.
Le bonnet doctoral
Lui sert de piédestal ;
Et l'orgueil archiépiscopal
Devant lui descend de cheval.

Diadême royal,
Bâton de maréchal,
Galon de caporal,
En ce lieu tout est égal.
Un curé tient le journal
De chaque ornement frontal
Qu'on place en son local.
Bref, dans le district paroissial,
Il est du moindre cas virginal
Le contrôleur général.

On lui en compte bien assez à confesse, je vous dis, sans aller lui rompre les oreilles ailleurs.

JACQUELINE.

Et moi, je vous répète que votre bavardage n'a pas le sens commun.

MATHURIN.

Cela se pourrait bien.

JACQUELINE.

Qu'on doit éclairer son pasteur.

MATHURIN.

C'est votre affaire.

JACQUELINE.

C'est la vôtre aussi, monsieur Mathurin.

AIR : *Heureuse innocence.*

Des hommes et des femmes
C'est là le devoir ;
Il a charge d'âmes,
Et doit tout savoir.

MATHURIN.

Avouez, bergère,
Que, malgré cela,
Vous n'aimeriez guère
Cette charge – là ?

JACQUELINE.

Mais aussi, cela surpasse nos forces; l'esprit regarde les hommes, nous n'en avons pas assez pour les conduire.

MATHURIN.

AIR : *Quand Biron voulut danser.*

Ah ! vous vous trompez très-fort, *bis.*
On vous voit sans nul effort, *bis.*

Instruire notre jeunesse :
Nous devons à votre adresse
Sentimens
Et talens,
Le bon goût, la politesse,
L'esprit, la délicatesse ;
Enfin, jusqu'au bout,
Nous vous devons tout.

Mais tenez, mademoiselle Jacqueline, je ne veux m'acquitter de cette dette-là qu'avec vous.

(*Il veut l'embrasser.*)

JACQUELINE.

Allons donc, finissez vos manières. (*A Colette.*) Hé bien, petite fille, avez-vous assez chuchoté? fi! que c'est vilain!

COLETTE *à Pinçon.*

Je m'en vais jusqu'au château porter ce bouquet.

PINÇON.

Hé bien, oui : je t'accompagnerai... Sans adieu, mademoiselle Jacqueline. (*Il veut sortir.*)

JACQUELINE.

Pinçon, j'ai quelque chose de conséquence à vous dire.

PINÇON.

Je reviens tout à l'heure.

JACQUELINE.

Non, non, cela est pressé ; vous vous verrez assez si vous en avez envie. Mathurin ira au château avec Colette.

MATHURIN.

Très-volontiers.

AIR : *De la béquille, etc.*

Je suis bon conducteur ;
Quand un tendron m'arrête,
Pour être son meneur
Ma main est toujours prête.
Même si quelque fille
N'a pas assez d'un bras,
Nous avons la béquille
Du père Barnabas.

(*Il emmène Colette.*)

SCENE V.

JACQUELINE, PINÇON.

JACQUELINE.

Je vois, Pinçon, que tu vas m'accuser de chercher à te faire de la peine ; mais sois sûr que je n'ai que ton bien être en vue, quand je te prive pour un

moment de la compagnie de Colette. Tu t'es mis dans la tête de l'épouser? Si cela se pouvait, je m'y intéresserais de tout mon pouvoir; mais puisqu'il y a impossibilité, le meilleur parti que tu puisses prendre, c'est de chercher ailleurs; je t'assure que tu trouveras du plus solide: ton oncle te parlera tantôt d'un établissement auquel tu n'aurais peut-être pas osé prétendre. C'est une personne qui t'aime, et qui a de quoi te rendre heureux.

AIR : *Amis, sans regretter Paris.*

Elle peut, du premier sergent
Te procurer la charge :
Ainsi, tu vois qu'en l'épousant,
Elle te met au large.

PINÇON.

AIR : *Si j'étais le berger Páris.*

Je n'ai point assez de talens,
Pour remplir tant de choses;
Les écritures des sergens
Sont pour moi lettres closes.
Je fais, sans savoir leur jargon,
Mes exploits en cachette;
C'est au déduit, sur le gazon,
Que j'assigne Colette.

JACQUELINE.

Soit; mais au moins, tu seras bien plus à ton aise qu'avec elle.

PINÇON.

AIR : *Quand ma femme est le maître.*

Le pain est la nourriture
Des gens de cet endroit,
Et l'on vit à l'étroit, *bis.*
Sans qu'aucun de nous murmure :
Gaîment nous suivons la nature.

JACQUELINE.

Enfin, ton oncle est au fait de tout : crois-moi, mon enfant, ne méprise pas ses conseils ; car tu commettrais un péché, puisqu'il t'a toujours servi de père. J'apperçois là-bas M. le Prieur qui vient de ce côté : s'il te parle, écoute-le, et réponds-lui plus modestement que tu n'as fait ce matin. Tu ne sais donc pas que si tu faisais quelque sottise avec ta cousine, tu serais excommunié comme un renégat.

AIR : *L'amour est de tout âge.*

Suis les avis de ton pasteur,
Si tu vis' au séjour céleste :
De ton âme il est directeur ;
Moi, je me chargerai du reste :
Pense aussi que, sur le retour,
On est bien plus propre au ménage ;
Les ans n'empêchent point l'amour :
On le fait à tout âge.

Bonsoir, mon ami ; bonsoir, mon poulet ; j'espère que je te trouverai bientôt plus raisonnable.

SCENE VI.

PINÇON *seul.*

AIR : *L'autre jour, en passant.*

PERSONNE ici ne me rassure,
Viens, Colette, me rassurer ;
On veut que je te sois parjure,
Je ne veux point me parjurer ;
Et les maux cruels que j'endure,
Pour toi j'aime à les endurer.

SCENE VII.

LE PRIEUR, LE MAGISTER, PINÇON.

LE PRIEUR.

Hé bien ! jeune volontaire, veux-tu toujours épouser ta cousine ?

PINÇON.

Oui, Monsieur, si c'est de votre bonté.

LE PRIEUR.

Comment, n'as-tu pas été consulter ton Seigneur ?

PINÇON.

Pas encore, Monsieur.

LE PRIEUR.

Le meilleur avis que j'aie à te donner, c'est de n'y plus penser, ou de chercher cent francs pour acheter des dispenses.

PINÇON.

Comment, Monsieur, avec cette somme-là je pourrais sans risque épouser ma cousine?

LE PRIEUR.

Assurément.

AIR : *A la santé de la folie.*

Le pape, en toute circonstance,
Même de ta tante, a puissance
De te permettre l'accointance;
Mais, quand on serait indigent!
Il faut payer cette indulgence:
Point de cousine sans argent.

PINÇON.

Tout pour un riche, à ce prix,
Devient légitime;
Il gagne le paradis,
En payant le crime.

LE MAGISTER.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

PINÇON.

Cent francs ! je ne gagnerai jamais ça dans toute ma vie. J'adore Colette ; je ne peux pas m'empêcher de la voir tous les jours, et tous les jours nous touchons vingt fois au moment d'être damnés : quelle situation !

LE PRIEUR.

Comme c'est entêté !

LE MAGISTER.

AIR : *Lure, lure, flon, flon, flon.*

Foin de ces *rebus*,
Il faut du *quibus* ;
On doit payer la sainte église :
Rien pour rien, c'est là sa devise.
De même, dans vos tribunaux
N'allez porter que des propos,
On vous dira *sicut et nos*,
Tirez, tirez, *nescio vos*.
Lure, lure, lure,
Flon, flon, flon,
Partout c'est le ton
Et l'allure.

Écoute, mon ami, songe à quelque fille qui soit *in bonis*. Un pauvre adjectif doit chercher un riche substantif avec lequel il s'accorde, en genre, en nombre et en cas.

LE PRIEUR.

C'est le cas.

LE MAGISTER.

AIR : *De Choisi.*

Si pour ton nominatif
Tu choisis un génitif
Qui t'apporte un bon datif,
Alors plus d'accusatif.
O Pinçon ! ton vocatif
Ne craindra plus d'ablatif.

LE PRIEUR.

Cela est clair.

PINÇON.

Voici M. le Baron qui vient avec un autre Monsieur.

LE MAGISTER.

Simile simili gaudet : qui se ressemble s'assemble. C'est un gros capitaine qui est, je crois, de la vache à Colas ; car il donne son argent aux uns et aux autres, et il ne ferait pas seulement chanter un *De profundis.*

PINÇON.

Monsieur le Prieur, je vous en prie.

LE PRIEUR.

C'est bon, va-t'en, va-t'en.

SCENE VIII.

LE PRIEUR, LE MAGISTER, LE BARON ET LE CHEVALIER.

LE BARON.

Votre serviteur, Messieurs; comment se porte monsieur le curé?

LE PRIEUR.

Très-bien, Monsieur, à un rhume près. J'ai gagné cela à l'église; le vent y vient de tous côtés.

LE CHEVALIER.

A l'église? corbleu! c'est un rhume ecclésiastique dans toutes les règles. Prenez-y garde, Prieur; le canon de la messe ne peut pas détourner certaines influences, comme on voit ceux de la guerre fendre la nue, et dissiper l'orage.

LE PRIEUR.

Oh! monsieur le Chevalier, voilà de la physique.

LE CHEVALIER.

Eh! jour de Dieu! me prenez-vous pour un anti-physicien?

AIR : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Homme de la vieille roche,
Avec moi, point de détour ;
Je cultive, sans reproche,
L'amitié comme l'amour.
Sur l'ancien autel j'allume
Le feu du tendre désir ;
Je suis la vieille coutume,
Et j'y prends bien du plaisir.

LE BARON.

La belle confession ! qu'en dites-vous, curé ? mais j'ai à vous entretenir d'une petite histoire. Vous savez que j'aime à obliger nos bonnes gens : on est venu ce matin me parler à l'occasion d'un de vos paroissiens qui a bien envie de se marier.

LE PRIEUR,

Je le connais, Monsieur ; c'est un jeune drôle qui prétend épouser sa cousine à un degré prohibé, et vous savez qu'il n'est pas en mon pouvoir de passer outre.

LE BARON.

Mais cette consanguinité est-elle bien démontrée ?

LE MAGISTER.

Cela est aussi sûr qu'il nous faut ressusciter *in navissimo die*, comme dit Job, à la vallée de Josaphat.

LE BARON.

Ce n'est pas tout d'avancer, il faut des preuves ; nous vous écoutons, parlez.

LE MAGISTER.

Primò d'abord, Monseigneur, je vais ouvrir le livre de la génération de Colette....

LE CHEVALIER *l'interrompant.*

Laisse-le comme il est, dom Bavardin, et n'y fourre pas ton nez; tiens, je vois un habitant qui nous édifiera sûrement mieux que toi. (*Il appelle :* Mon ami.)

LE PRIEUR.

C'est Mathurin, c'est un honnête homme.

LE BARON *à Mathurin.*

Dites-moi, mon cher, si le jeune Pinçon est réellement le cousin de Colette ?

MATHURIN.

AIR : *Du mirliton.*

La chose n'est pas certaine;
Ils s'aiment depuis deux ans,
Et pourraient très-bien sans peine,
Monseigneur, être parens,
Par le mirliton, mirliton,
Mirlitaine,
Par le mirliton don don.

J'ai découvert le pot aux roses. Savez-vous, Monseigneur, qui a forgé ce lien de parenté? c'est mademoiselle Jacqueline, la chambrière à M. le Prieur, qui voudrait bien s'approprier le jeune homme.

LE PRIEUR.

Ne l'écoutez pas, Messieurs; c'est un coquin, je vous l'avais bien dit.

AIR : *Te lucis.*

Pour faire charnelle union,
Elle a trop de dévotion.
Croyez-moi, monsieur le Baron, hon! hon!
Je connais Jacqueline à fond.

LE CHEVALIER.

Aussi trouve-t-elle en vous un brave défenseur; cependant il est bon de profiter de l'avis, et de tâcher de débrouiller la fusée.

AIR : *Du haut en bas.*

Par le bon bout,
Prenons ce fil sans plus attendre,
Par le bon bout;
La fin nous découvrira tout :
Votre façon de la défendre
Fait juger qu'elle a su vous prendre
Par le bon bout.

MATHURIN.

Il faut encore que vous sachiez, Monseigneur, que je suis un peu intéressé à la chose, et qu'il y a long-

temps que je fricasse l'amour à mademoiselle Jacqueline.

LE PRIEUR.

L'impertinent !

LE BARON.

Fricasser l'amour ! le terme est nouveau pour moi.

MATHURIN.

AIR : *Dans les gardes françaises.*

Auprès d'une bergère,
On file le parfait ;
Chez une conseillère,
On va du droit au fait ;
A la grosse héritière,
On fait un doigt de cour ;
Avec la cuisinière,
On fricasse l'amour.

LE MAGISTER.

Apparemment que de là est venu le proverbe latin : *Asinus asinum fricat.*

LE CHEVALIER.

Voilà la meilleure sentence que tu aies prononcée de ta vie ; mais y entends-tu malice ? Explique-nous ce que cela veut dire : tiens, le Prieur sera le juge.

LE BARON.

Laissez auparavant Mathurin achever son récit.

LE CHEVALIER.

Cela est juste ; allons, continue.

MATHURIN.

Si bien que voyant Pinçon et Colette bien amoureux, et bien tristes de ne pouvoir se marier, à cause du prétendu cousinage ; à force de chercher les tenans et les aboutissans, j'ai mis le doigt sur l'enclouure ; et je suis assuré que c'est mademoiselle Jacqueline qui a elle-même manigancé, dans sa tête, ce beau parentage-là, pour détourner le mariage de Pinçon, par le moyen de M. le Prieur que voilà; s'ajuster le jeune cadet sur l'estomac ; et planter là le pauvre Mathurin.

LE PRIEUR.

Tu es un effronté menteur, et je vais te confondre dans la minute ; j'apperçois Jacqueline, Colette et sa mère : approchez, approchez.

SCENE IX.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE PRIEUR, LE MAGISTER, MATHURIN, JACQUELINE, CLAUDINE ET COLETTE.

LE PRIEUR.

Monsieur le Baron, donnez-vous la peine de les interroger ; on me suspecterait peut-être.

LE BARON *à Colette.*

Vous m'avez dit tantôt que vous aimiez bien Pinçon ?

COLETTE.

Oui, Monseigneur.

LE BARON.

Et comment en est-il assuré ?

COLETTE.

Oh ! qu'il le sait bien !

AIR : *Mon père a fait bâtir une maison.*

Tous les jours, dans nos ébats,
Je sentais mon cœur se rendre ;
Il voyait mon embarras,
Et sut bien me comprendre.
Je n'lui, je n'lui donnais pas,
Mais j'lui laissais prendre.

LE CHEVALIER.

Fort bien ; elle est gentille cette petite ! Il est si rare, même au village, de rencontrer sous d'aussi beaux dehors cette naïveté touchante !

AIR : *C'est Geneviève dont le nom.*

Par les rosières de ce temps
On croit que l'innocence aux champs
Est prônée et chérie ;
N'en déplaise à nos beaux esprits,
Ici, tout comme à Paris,
Chacun fait sa partie.

Va, rassure-toi, Colette, le Baron est bon diable; et, s'il faut plaider ta cause, je serai ton avocat avec grand plaisir.

COLETTE.

Faites en sorte, Monsieur, que, mariés ou non, on ne nous empêche pas de nous fréquenter.

LE CHEVALIER.

Vous vous voyez donc tous les jours?

COLETTE.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Mais à quoi vous amusez-vous? car vous devez parfois vous ennuyer.

COLETTE.

Nous savons à notre aise
Tous deux nous amuser;
Pour que Pinçon me baise,
Je lui donne un baiser.
Eh! mais oui-da,
Comment trouver du mal à ça?

LE BARON *à Claudine.*

Et vous, la mère, comment avez-vous pu souffrir que ces deux enfans se fissent l'amour, puisque vous saviez qu'ils ne pouvaient pas s'épouser.

CLAUDINE.

Enfin, Monseigneur, conclusion pour commencer,

tenez, comme vous êtes honnête homme, et comme nous v'là tous ici face du ciel et de la terre, je ne me doutais non plus de ces concubinages de cousin et de cousine que de l'âne coran.

Si j'avais su ce train
Du cousin,
Je l'aurais, je vous jure,
A grands coups de gourdin,
Le cousin,
Guéri de sa blessure,
Le cousin.

Je lui aurais dit avec douceur : Tu peux bien venir quelquefois nous voir; mais si tu t'avises de toucher à Colette du bout du doigt,

Voilà, mon cousin,
L'allure, mon cousin;
Voilà, mon cousin,
L'allure.

Car tenez, Monseigneur....

LE BARON.

C'est bon, c'est bon.

LE PRIEUR.

C'est une négligence impardonnable, un brigandage sans exemple. Est-ce ainsi que l'on veille au salut de ses enfans?

LE MAGISTER.

AIR : *Mon père, je viens devant vous.*

Je les avertis tous les jours,
Que c'est leur principale affaire;

Si l'on méprise mes discours,
Au moins qu'on vous écoute en chaire.
Des sermons c'est le *retentum* :
Unum est necessarium.

CLAUDINE.

Pardi ! on le sait bien, sans vous autres, *qu'un homme est nécessaire.*

LE MAGISTER.

O tempora ! o mores !

CLAUDINE.

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*

Va-t'en te mettre au lutrin,
Et dégueule ton latin ;
Car si tu ne sors de là,
Vois-tu ce poing-ci, vois-tu ce poing-là ;
J'te flanq'rai du *tempora*,
Du *moresque*, *et cætera*.

LE BARON.

Je vois qu'il y a de l'humeur dans votre fait, et que vous ne voulez pas avouer que Pinçon est votre parent ; mais je vais interroger dame Jacqueline, elle connaît tout le village, et je serai beaucoup mieux instruit par elle que par personne.

JACQUELINE.

Monseigneur, pour ce qui me concerne, j'en suis sûre ; mais Jean Picarlat, l'oncle du jeune homme, vous prouvera la chose, bien mieux que je ne pourrais faire.

CLAUDINE.

Oui, Monseigneur, il vous la détaillera plus impertinement que qui que ce soit; ho! il vous la racontera rubis sur l'ongle, et sans y manquer d'une virgule.

JACQUELINE.

AIR : *Une jeune nonette.*

Du juge il est le guide :
A ses côtés,
Hardiment il décide
Des parentés;
Et quand ou le consultera,
Il vous instruira
De ce qu'il saura.
O gué lan là
Lan laire,
O gué lan là !

LE CHEVALIER.

Parbleu ! Baron, fais donc venir ce Jean Picarlat, le d'Hozier de ta baronnie; je suis curieux de le voir.

LE MAGISTER.

J'apperçois là-bas son neveu; hau ! hau !

SCENE X.

LE BARON, LE CHEVALIER, LE PRIEUR, LE MAGISTER, MATHURINE, JACQUELINE, CLAUDINE, COLETTE, PINÇON.

LE MAGISTER *à Pinçon.*

Va vite dire à ton oncle de venir *hìc et nùnc.*

PINÇON.

Mon oncle n'est pas au village ; il y a trois heures que je l'attends.

CLAUDINE.

Où diantre s'amuse-t-il ce Jean Picarlat? Voilà comme sont ces grands trente-six côtes ; il faut deux heures pour les mettre en train, puis ils musent, musent, musent, et rien ne vient.

LE PRIEUR.

Est-ce que l'on ne sait pas où il est allé?

LE BARON.

Je l'ai envoyé me faire une commission, et je suis surpris qu'il ne soit pas encore revenu; mais qu'est-ce que j'entends ?

LE CHEVALIER.

Ho ! ho ! c'est quasi de la musique Dis-moi, l'homme au latin, quelle fête est-ce aujourd'hui ?

LE MAGISTER.

Saint Pantalon, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien, ce sera une pantalonade.

LE MAGISTER.

Monsieur le Trieur, *catervatim ruunt populi :* je vois une bande joyeuse qui s'avance vers nous.

(*On apperçoit Jean Picarlat monté sur un âne : il a des papiers liés avec des rubans, au bout d'un bâton qu'il porte en cérémonie ; un tambourin marche devant lui, et une troupe de paysans et paysannes l'accompagnent en dansant. Il arrive lentement sur la scène.*)

PINÇON.

C'est mon oncle, c'est mon oncle, Colette ; c'est mon oncle, courons au-devant de lui.

LE BARON.

Non, mes enfans, que tout le monde reste ici, et pour cause.

JACQUELINE.

AIR : *De la bedaine.*

Si je m'en tire à mon honneur,
Que je vais rire de bon cœur !

De voir comme tout se démène :
Le Magister, le Capitaine,
Le Baron, monsieur le Prieur,
Et tout le village, en rumeur,
Pour cette petite fontaine
Qu'on voit tout le long de la bedaine.

PINÇON.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Amour, fais qu'on prononce,
Par pitié, sur mon sort,
Et qu'enfin on m'annonce
Ou ma vie ou ma mort :
Cette cruelle attente
Est pour un cœur
Cent fois plus déchirante
Que le malheur.

COLETTE.

Je n'ose encor me plaindre ;
Je sens tout à la fois
Les maux que je peux craindre,
Le bien que je prévois.

ENSEMBLE.

Cette cruelle attente
Est pour un cœur
Cent fois plus déchirante
Que le malheur.

CLAUDINE.

Mais je crois, respect à son ange gardien, qu'il est devenu fou ce Jean Picarlat, pour s'en venir insensiblement sur la place en manière d'un charlatan. Arrive, arrive, je m'en vais te parler de bonne encre.

JACQUELINE.

Allez, allez, il sait bien ce qu'il fait : rira bien qui rira le dernier.

MATHURIN.

AIR : *Du cantique de Saint-Roch.*

Oui, voilà bien le compère en personne ;
Il est content, et son fier animal
A l'air bourru d'un docteur de Sorbonne,
Et l'oreille d'un procureur fiscal ;
Mais certain signe
Le rend très-digne
D'être en ce jour
Le courier de l'Amour.

(*Picarlat descend de son âne, à quelque distance du lieu de la scène ; le joueur de tambourin monte dessus, et s'en retourne en jouant une marche ; il est suivi par la troupe de paysans et paysannes.*)

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS ET JEAN PICARLAT.

LE CHEVALIER.

ALLONS donc? tu vois qu'on t'attend, et tu laisses aller ton baudet d'un pas grave, comme s'il portait des reliques à la procession.

JEAN.

(*Au Baron.*) Monsieur, voilà la réponse. (*Au Prieur.*) Monsieur le Prieur, voici une lettre pour vous. (*Au Chevalier,*) Monsieur, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il grêle, un paysan ne se presse jamais; nous sommes accoutumés à aller toujours le même train; nous ne ressemblons pas à messieurs de Paris.

AIR : *Dans ma jeunesse.*

Dans sa voiture,
Un seigneur élégant,
Sans cesse galopant,
Grâce à son catogant,
Plus vite que le vent,
Court chez sa créature.
Près d'elle, ce n'est plus cela.
Malgré sa jeunesse,
Sa molle faiblesse,
Lasse la princesse;
Et, pour sa maîtresse
Son bidet va
Cahin caha. *bis.*

LE MAGISTER, *regardant fixement le Prieur.*

Quid novi?

CLAUDINE.

Hé bien oui, c'est pour toi que le four chauffe! Mais voyez un peu, ce grand chanteux de *requiem*, qui nous vient souffler des sottises aux oreilles en latin. Je te donnerai.....

LE MAGISTER.

Taisez-vous, femme; respectez l'histoire.

CLAUDINE.

Tu es bien heureux que je n'aie pas le temps de river ton clou, avec ton histoire.

(*Tous les acteurs entourent Jean Picarlat, excepté le Chevalier, qui parle au Baron, et le Magister, qui reste auprès du Curé, qui lit et relit sa lettre.*)

CLAUDINE *à Jean.*

Hé bien, compère, n'avais-je pas raison?

JEAN.

Pardi!

JACQUELINE.

J'espère qu'à présent tout est éclairci.

JEAN.

Pardi!

MATHURIN.

Dis-moi un peu, c'est-y baclé?

JEAN.

Pardi!

LE PRIEUR.

Tout est en bon ordre, on m'avait trompé, on m'a manqué; mais patience.

LE MAGISTER.

Voilà ce que c'est que d'oublier la plus belle des maximes de la sagesse humaine :

Parlez peu, pensez bien, et ne ratez personne.

LE BARON.

J'ai voulu, mon cher Curé, acquérir la preuve de la petite tricherie de votre servante, avant de m'opposer à ce qu'elle vous faisait faire contre la tranquillité de ces bonnes gens ; vous voyez, par ce que votre évêque vous mande, qu'il n'y a aucune affinité de parentage.

LE PRIEUR.

Non, non, monsieur, rien n'est plus clair; ils ne sont pas parens.

JACQUELINE.

Si fait, si fait, ils le sont.

AIR : *Laire la, laire lan laire.*

Interrogez Jean que voilà ;
Et si je me trompe en cela,
On peut m'envoyer faire faire
Laire la, laire lan laire,
Laire la, laire lan la.

JEAN.

Primò, voilà le louis que vous m'avez donné pour soutenir ce beau mensonge-là ; et puis voici mon neveu et ma future nièce, dont j'aime mieux le bonheur que tous les biens du monde ; enfin, voici le compère Mathurin, votre ancien amoureux, qui est tout prêt à vous épouser, si vous renoncez à manier les affaires de M. le Prieur. Viens, Pinçon, viens Colette, que je vous embrasse.

COLETTE.

Que nous allons être heureux !

PINÇON.

Tous nos chagrins se dissipent comme un songe. Quel bonheur !

JEAN.

J'en suis si aise que j'en pleure à chaudes larmes ; allons, Claudine, touchez là et terminons.

CLAUDINE.

De toute mon âme. Je le savais bien, qu'il en ferait plus avec son petit doigt, qu'un autre avec tous ses membres.

JACQUELINE.

AIR : *Notre archevêque à Corflans.*

Par excès,
Au moindre succès,
Bravant le ridicule,
Comme on se congratule ! *bis.*

MATHURIN.

Ne critiquons personne ; chacun se gratte où il lui démange.

JEAN *au Baron.*

Monseigneur, je vous rapporte les cent écus que vous m'avez donnés, afin d'acheter les dispenses, s'il en était besoin.

CLAUDINE, PINÇON, COLETTE.

Oh ! le bon Seigneur !

JACQUELINE *à part.*

Oh ! l'hérétique !

LE BARON *à Jean Picarlat.*

Remettez-les à votre neveu ; cela l'aidera à commencer son ménage.

LE CHEVALIER.

C'est on ne peut mieux, ou le diable m'emporte. Hé bien ! Baron, ton exemple est bon à suivre. Tiens, Colette, accepte ma petite bourse ; elle contient un peu plus de cent écus : ce sera pour ton trousseau.

PINÇON *au Baron.*

Monseigneur !

COLETTE *au Chevalier.*

Je n'ai pas la force de vous dire un grand-merci.

LE CHEVALIER. (*Il l'embrasse.*)

Va, petite, je suis trop payé.

CLAUDINE *sautant au cou du Chevalier.*

Oh ! s'il ne tient qu'à baiser pour vous faire plaisir, j'en suis encore, dà.

LE CHEVALIER.

Malpeste ! tu m'étrangles !

CLAUDINE.

Ah ! c'est de si bon cœur !

AIR : *Voilà la différence.*

Quoiqu'on se sente vieillir,
Le baiser est un plaisir
De douce jouïssance ;
Mais on n'est plus courtisé,
A notre âge, on n'est baisé
Que par reconnaissance.

LE BARON.

Entrons chez le notaire.

LE CHEVALIER.

Je vous attendrai ici ; je suis curieux de voir comment cette intrigante s'en tirera.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, LE PRIEUR, LE MAGISTER, JACQUELINE, MATHURIN.

LE PRIEUR.

Voila donc de vos tours, mademoiselle ma ménagère ! c'est pourtant la petite fantaisie qui vous a passé par la tête d'épouser ce morveux, qui a mis toute la paroisse sans dessus-dessous. Tête-bleue ! .... je ne

sais à quoi il tient.... Vous pouvez, ma mie, prendre votre parti, entendez-vous?

JACQUELINE.

Oui, monsieur, j'entends; c'est toujours ce qui arrive à une pauvre fille quand on a profité de sa jeunesse. Je sais bien que c'est ce beau diseur de Magister qui veut placer sa Denise auprès de Monsieur.

LE MAGISTER.

Utinam! Que ma nièce puisse être auprès de vous le vase d'élection de son pasteur.

AIR : *De Saint-Jacques.*

Heureux! si je voyais Denise
Chez son curé;
Car tout ce qui touche à l'église
Est consacré.
Si j'étais eu pape changé,
Je vous le jure,
Aux tendrons servant au clergé,
On ferait la tonsure.

LE CHEVALIER.

La bonne idée! dépêche-toi donc d'être pape. Que d'objets tonsurés, et combien de consacrés! Ha! ha! le plaisant original!

JACQUELINE.

Je vois bien qu'on se moque de nous.

LE CHEVALIER.

Je veux être damné si je pense à toi; tu es trop acariâtre.

JACQUELINE.

Hon ! hon ! je ne suis pas encore si déchirée que je ne puisse vous rendre la monnaie de votre pièce.

LE CHEVALIER.

Va, je ne change pas ma pièce en monnaie, et la tienne n'a plus de cours.

JEAN *à Jacqueline.*

Hé bien ! contentez-vous du compère Mathurin? Allons, morbleu ! finissons : faute de grives, il faut prendre des merles.

JACQUELINE *à Mathurin.*

Mon cher Mathurin, je suis bien aise de te déclarer, en présence de Jean Picarlat et de la compagnie, que ce que j'ai fait aujourd'hui, n'a été que pour éprouver ton amour : tu m'aimes, je t'aime, voilà ma main ; demain nous conclurons définitivement.

MATHURIN.

Ma foi ! c'est ce qui s'appelle parler.

JEAN.

Vous avez tous deux raison ; je m'amuse du retournage ; mais vous vous conduisez à ma fantaisie.

AIR : *Ma raison s'en va bon train.*

Le passé n'existe plus ;
S'en plaindre, c'est un abus ;

Jouïr du présent,
C'est vivre content;
L'avenir est un rêve
Qui nous tourmente à chaque instant,
Et jamais ne s'achève, lon lan la,
Et jamais ne s'achève.

MATHURIN.

Ça vaut une sentence, compère. Pour moi, n'en déplaise au passé, je suis toujours jeune; et, sur l'article, j'en vaux un autre, je m'en vante.

LE MAGISTER.

Cave tibi. L'esprit est prompt, mais la chair est fragile. *Omnis homo mendax*, c'est-à-dire qu'il n'y a si bon cheval qui ne bronche.

MATHURIN.

Chansons, chansons que tout cela!

AIR : *Du corbillon.*

Jamais bon cheval ne fut rosse,
Il obéit tout naturellement;
Même en allant le train de noce,
Je sais tirer avec ménagement,
Et n'en prendre qu'une ration;
Du joli petit, petit joli, joli petit corbillon.

Voilà notre monde qui revient; je crois, ma future, que nous pouvons souhaiter le bonsoir à la compagnie.

JACQUELINE.

Non, non; laissons-la revenir, et voyons comme tout cela finira: je suis bon cheval de trompette, je ne m'épouvante pas du bruit.

SCENE DERNIERE.

COLETTE, PINÇON, LE BARON, LE CHEVALIER, JACQUELINE, MATHURIN, CLAUDINE, JEAN PICARLAT, MATHURIN, LE PRIEUR.

LE PRIEUR *au Magister.*

Après que Jacqueline aura reçu ce qui lui revient, ne manquez pas d'amener Denise à la cure; j'espère que je serai content de sa docilité, et qu'elle trouvera son sort agréable.

LE MAGISTER.

Je compte, Monsieur, que l'honneur qu'elle aura d'entrer chez vous, deviendra respectif, et que le bonheur que vous lui ferez goûter sera *sicut unguentum in capite*, comme l'onguent qui descendit de la tête dans la barbe d'Aaron : c'est justement ce que l'on chantera dimanche à l'*introït.*

LE CHEVALIER.

AIR : *Onguent miton mitaine.*

Je ris de tes graves *rebus ;*
Le Prieur en verra l'abus,
Ses efforts seront superflus,
Tur lu tu tu rengaine ;
L'onguent d'un barbon n'est plus
Qu'onguent miton mitaine.

Une nouvelle éducation privée est une terrible charge à votre âge, mon cher Prieur.

LE PRIEUR.

Un curé ne peut pourtant pas se passer de servante. Mon ancienne épouse Mathurin; il faut bien que je m'en pourvoie d'une autre; mais celle que je prends est sage, modeste : n'est-il pas vrai, maître ?

LE MAGISTER.

Je suis sa caution; vous pouvez, Monsieur, l'appeler le jour comme la nuit; elle sera toujours prête à se soumettre.

LE CHEVALIER.

Soumettre est bien trouvé ! Une jeune fille se soumettre ! Tu lâches, par fois, de bonnes choses.

LE PRIEUR.

Quoi qu'il en soit,

AIR : *O filii.*

J'en prendrai soin; Denise aura
Des jupons simples de burra.
A ma table elle mangera.

LE MAGISTER.

Alleluia !

JACQUELINE.

Fort mal couverte elle sera,
Une nuit la fatiguera;
Mais huit jours elle dormira.

MATHURIN.

Alleluia !

LE PRIEUR.

Mêlez-vous de vos affaires, et ne me parlez pas davantage; je ne connaîtrai plus que Denise.

LE MAGISTER.

Surtout, monsieur le Prieur, serrez-la de près; car, selon l'expression du Psalmiste, la femme est comme une mule sans frein.

MATHURIN.

Ta! ta! ta! Comme je me moquerais, moi, de ta mule sans frein : il n'y a qu'à la sangler bien près du derrière, et je t'assure qu'elle ne prendra pas le mors aux dents.

LE BARON.

C'est un plaisant corps que ce Mathurin!

LE CHEVALIER.

Si tu les sangles comme cela, matin et soir, j'en félicite ta monture.

LE PRIEUR.

Tu trouveras à qui parler.

MATHURIN.

Tant mieux; j'aime à jaser, moi.

LE PRIEUR.

Tu verras, tu verras : vous ne pensez qu'au présent, vous autres : vous ne savez pas encore ce que c'est que l'hymen.

MATHURIN.

Ho ! que nous le savons prou ! pas vrai, ma prétendue ?

AIR : *Menuet.*

Soins, plaisirs, tranquillité, tapage,
Pleurs, gaité, tourment, bonheur aisé ;
De ces contraires, dira l'homme sage,
Comme chez nous partout le mariage
Est un composé.

JACQUELINE.

Même air.

Vieux contrat respecté par usage,
Droit qu'en vain seule on voit déroger,
Fonds mis en rente à son désavantage,
C'est notre lot ; l'homme dans le ménage
Est un viager.

JEAN.

C'est bon pour le discours : je pleure tous les jours d'être veuf, et je pense que Pinçon et Colette, qui s'aiment bien, seront heureux comme de petits rois.

LE BARON.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Cessez votre badinage,
Chantons, réjouissons-nous ;
A l'Hymen rendons hommage,
Comme au lien le plus doux :
Le bonheur se multiplie,
Quand on aime sans détour,
Et l'infortune s'oublie
Dans les bras du tendre Amour.

(*A Pinçon et à Colette.*)

Jouïssez, dans cet asile,
De ce repos enchanteur ;
Qu'un travail toujours utile
Soutienne votre vigueur ;
Et si quelque ombre légère
Obscurcit un si beau jour,
Dans vos maux, qu'une main chère
Vous soulage tour à tour.

LE CHEVALIER.

Oui, mes amis, aimez-vous bien, et comptez sur les secours du Baron.

JEAN *au Baron.*

Monseigneur, les garçons de fête que vous voyez avec leurs rubans, vous demandent la permission de faire un petit tour de danse, pour témoigner la joie qu'ils ont du mariage de Pinçon et de Colette.

LE BARON.

Volontiers, je les approuve fort. Avertissez-les que la noce se fera au château, et que je veux que tout le village s'y trouve.

PINÇON ET COLETTE.

Nous vous devons notre bonheur ; c'est trop de bonté.

CLAUDINE.

Il y a deux heures que je vous écoute ; mais vantez-vous que notre Seigneur a fait plus de bien dans un

jour que monsieur le Prieur et son gueulard de Magister dans toute l'année. Suffit pourtant que j'en veux moins à notre Curé (car c'est la bête au bon Dieu) qu'à cette chienne de Jacqueline sur qui il se repose, et si.....

LE CHEVALIER.

Paix, paix, pardonne-lui ses petits tours; la journée finit assez heureusement pour qu'on ne pense plus au passé.

LE MAGISTER.

Optimè, mon capitaine.

LE PRIEUR.

Monsieur le Chevalier a raison; j'étais piqué d'avoir été joué; mais enfin, chacun a ses faiblesses, et je reconnais bien mieux que jamais, qu'il est nécessaire, pour entretenir l'harmonie, d'user d'indulgence les uns envers les autres.

JACQUELINE.

Votre morale me convertit; ce n'est pas la première fois que la force de vos argumens a su toucher mon cœur. Je désire que l'on m'excuse, et n'en veux à personne; je vous passe même votre Denise; et quand je pourrai vous être utile.....

MATHURIN.

Non pas, s'il vous plaît, ma ménagère. Grand merci à monsieur le Prieur, nous allons nous trouver à l'aise, mais je ne veux pas qu'on m'y mette davantage.

VAUDEVILLE.

AIR : *De la coquette sans le savoir.*

COLETTE.

Malgré l'astuce et l'importance,
Grâce à la douce bienfaisance,
J'ai mon petit pain quotidien ;
Aux amans rendez le service
D'égaler leur bonheur au mien :
Vous qui voulez qu'on vous chérisse,
Faites le bien.

LE BARON.

Qui veut être heureux sur la terre,
Doit aimer son prochain en frère,
Et faire son plaisir du sien ;
L'âge nous poursuit, le temps presse,
Un vieillard n'est plus propre à rien.
Profitez de votre jeunesse,
Faites le bien.

LE CHEVALIER.

Abbés, qui flairez la fortune,
Chantez et la blonde et la brune,

En poète épicurien ;
Et s'il vaque un bon bénéfice,
Pour le souffler à votre ancien,
Sous les yeux d'une protectrice,
Faites le bien.

JACQUELINE.

Maris qui ne savez que faire
Pour adoucir le caractère
D'une *Honesta* du haut maintien,
Des premiers jours du mariage
Renouez le doux entretien ;
Pour vivre en paix dans le ménage,
Faites le bien.

MATHURIN.

Vous qu'un époux trop sombre afflige,
Que votre gaîté le corrige.
D'Hymen c'est le nœud gordien.
Pour rappeler la jouïssance,
Il n'est point de plus sûr moyen;
Mettez-le vîte en évidence,
Faites le bien.

CLAUDINE.

Vous n'avez pas un sou de rente ;
Voyez près de la vieille Argante,

Des rivaux, je ne sais combien :
Pour partager son abondance,
Et du faible être le soutien,
Quoique vous trouviez concurrence,
Faites le bien.

JEAN.

A vos yeux, jeunesse adorable,
Que tout objet soit respectable,
Chinois, turc, arabe ou païen ;
Mais cependant, par préférence,
Caressez le concitoyen,
Et, sans espoir de récompense,
Faites le bien.

LE MAGISTER.

Fac benè, dit la sainte église ;
Idem, l'iman à barbe grise,
Le guèbre, le canadien :
David ajoutait avec grâce,
Parlant au sexe iduméen :
Si vous voulez qu'on vous le fasse,
Faites le bien.

LE PRIEUR.

La maxime n'est point nouvelle,
La morale si naturelle,

De mêler le mien et le tien,
Sur les livres sacrés se fonde :
Tous les jours au peuple chrétien,
On crie encor de l'autre monde :
Faites le bien.

FIN.

TABLE.

CONTES.

La Dame comme il faut, ... page 1
Conseil, ... 3
Le Cas réservé, ... 5
Tout ce qui reluit n'est pas or, ... 9
Origine du proverbe : User la chandelle par les deux bouts, ... 13
Le Cul de poule, ... 19
Le Sifflet, ... 20
Les Rivaux amis, ... 21
La Revanche, ... 24
La Desinteresse, ... 26
Le Repentir équivoque, ... 27
L'Éducation, ... 29
Le Quiproquo, ... 30
La Leçon, ... 31
L'Appétit vient en mangeant, ... 32
L'Horloge, ... 33
La Confession, ... *idem.*
La Valise, ... 34
Le Zéro, ... 35
L'Honnêteté, ... 36
La Diète, ... *idem.*
La Colère inutile, ... 37

La Politesse villageoise, ... page 38
La Sourdine, ... *idem.*
L'Apostolat, ... 39
La Bagarre, ... 40
L'Incorrigible, ... *idem.*
Le Bidet, ... 41
La Fileuse, ... 42
Les Menus plaisirs, ... 43
Les Demi-dupes, ... 46
Les Soixante ans, ... 48
La Neuvaine, ... 49
La Dixaine, ... *idem.*
Les Pouvoirs, ... 50
La Dure extrémité, ... *idem.*
La Négromanie, ... 51
Les Pucelages, ... 52
Les Florentins, ... 53
La Table, ... *idem.*
Les Découvertes, ... 54
La Prise de tabac, ... 55
Le Nœud conjugal, ... 56
L'Atout, ... 61
Le Secret de la Comédie, ... *idem.*
Le cuisant Souvenir, ... 62
La Clochette, ... 63
Le Madrigal séraphique, ... *idem.*
La Réponse ingénue, ... 64
Gasconade, ... 65
Le Solliciteur, ... 66
M. Blanc-Pignon, ... 67

Le double Plaisir, ... page 68
Les Billets doux, ... 69
La Propreté, ... 73
La Consolation interrompue, ... *idem.*

MÉLANGES.

A M. de... sur la Vénus aux belles fesses, exécutée en marbre blanc, par M. Poncet, . 77
Bouquet à Mademoiselle D..., ... 78
A M. de F..., intendant de Lyon, . . . *idem.*
Au Commandant de Lyon, à l'occasion d'un billet de garde, ... 80
Quatrain, ... 81
Épigramme, ... *idem.*
Chanson, ... *idem.*
Épître de l'abbé Ballon, à un de ses amis, . 83
Vers à mon ami P...., en lui envoyant une montre pour sa femme, le lendemain de ses noces, ... 85

LA SERVANTE DU CURÉ, opéra-comique, 87

FIN DE LA TABLE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa